

I. — PARTIE THEORIQUE.

Leçon II. — Les idées et les preuves dans le discours.

1. Nous ne visons point, dans ces notions élémentaires concernant le **discours**, à présenter aux élèves une nomenclature minutieuse et détaillée. Bornons nos efforts à l'essentiel, en le déployant avec ordre, clarté, simplicité.

L'ensemble des lois et des préceptes doit surtout, à notre sentiment, ressortir avec force et lucidité de la *lecture*, de l'*analyse*, du *commentaire* des auteurs que l'on étudie en classe. De préférence, il conviendrait de consacrer cette étude aux orateurs modernes et contemporains; par exemple : R. P. Félix: *Discours sur la parole et le livre*. — R. P. Monsabré: *L'Orgue, Panégyrique de Jeanne d'Arc...*; — Mgr Dupanloup: *Oraison funèbre de La Morcière ou des Martyrs de Castelfidard...*; — Mgr Freppel: *L'amiral Courbet*; — R. P. Lacordaire: *Or. fun. de Drouot*; — R. P. Coubé: *Panégyrique de Jeanne d'Arc*. Ou encore: Cormenin: *Lamartine*. — Guizot, — Thiers; M. de Mun: *Lettres à Waldeck-Rousseau*, etc., etc.

Les élèves entendent mieux et goûtent davantage ces œuvres contemporaines plus rapprochées de nos idées, de nos mœurs, de notre histoire nationale. De là ils redescendront avec courage et entrain vers les Grecs et les Latins, vers Bossuet et le siècle classique.

De plus, il y a lieu d'étudier en classe c'est-à-dire en commun *un* ou *plusieurs* sujets, et cela en se fondant sur les principes, sur les procédés que l'on aura découverts dans l'analyse d'une œuvre choisie et bien démembrée. La raison en est qu'il importe d'initier les jeunes talents à la méthode de la composition, à l'art d'inventer, d'ordonner, de développer, dès le début de l'étude du discours. Or ils ne peuvent s'y livrer avec plaisir et avec quelque chance de succès qu'en s'appuyant sur le bras et en tenant la main du professeur. Celui-ci, de son côté, fera choix d'une œuvre en deux, œuvres courtes et faciles, bien à la portée de ses élèves, dans le dessein de les initier et d'orienter leurs facultés ardentes au travail, mais encore ignorantes des secrets de l'éloquence et des finesses de l'art d'écrire.

* * *

2. Qu'importe, en effet, si l'élève sache définir l'*éloquence*, la *rhétorique*, les distinguer l'une de l'autre, prouver leur *utilité*, délimiter leurs *parties* et leurs *divisions* ?

Qu'importe aussi, au début de cette étude du discours, si l'on s'applique, un mois durant ou plus encore, à classer des notions abstraites sur l'*orateur*, le *rhéteur*, le *sophiste*, sur la *conviction*, la *persuasion*, et le reste. Sans nul doute, ces mots comportent un sens et une portée qu'il n'est pas permis d'ignorer : mais ce n'est pas leur définition qui importe au prix de leur valeur et de leur application, de leur emploi et de leur place, tel qu'on les voit ou les fait voir l'étude d'un teste.

Essayons le procédé sur l'*exorde* de l'Or. fun. de La Morcière par Mgr Dupanloup :

MESSEIGNEURS, MESSIEURS.

Cette noble existence que nous venons célébrer, et qui fut trop tôt ravie à nos vœux et à la France, mérite le respect et défie l'insulte, car elle eut pour bouclier l'honneur. Quiconque respire l'honneur, quiconque aime à rencontrer sur ses pas les nobles natures, les cœurs vaillants, les grandes actions, s'incline devant cette tombe.

Je ne traverse jamais une partie du sol français sans être ému par son histoire autant qu'ébloui par sa beauté, car j'y trouve partout l'honneur. Aujourd'hui j'arrive de la ville de Jeanne d'Arc, dans la terre de Du Gueslin : j'ai devant moi la Bretagne et la Vendée, et mon âme est fixée tout entière sur la mémoire d'un soldat que l'armée, la patrie, l'Eglise ont appelé d'une commune voix un héros, et qui, victorieux ou abattu, garda pour bouclier l'honneur : *Sumet scutum inezpugnabile aequitatem*.

Je voudrais, Messieurs, lui emprunter quelque chose de sa bravoure, ne pas trembler devant la mort et me sentir ferme, impassible, sous le coup qu'elle a frappé. Mais je suis vaincu, une voix tremble pour parler d'un homme qui ne trembla jamais ; et, au moment de vous raconter sa vie, sa mort, sa destinée, sa gloire, je sens passer dans mes veines un secret frémissement de respect, d'étonnement, d'admiration, de faiblesse et de douleur. Pardonnez à mon émotion. Ce n'est pas une existence depuis longtemps passée dans l'histoire que j'honore ; c'est un mort qui vivait hier que je pleure avec vous ; et je viens, faisant effort sur ma douleur, vous dire simplement en quoi cette gloire fut pure, originale, supérieure, tout-à-fait à part et impérissable.

I. — Les Idées.

3. Quelle idée *dominante*, principale voit-on dans cette entrée en matière, dans cet *exorde* du discours ? — Celle de l'*honneur*.

Comment arrive-t-on à découvrir cette idée ? Par quelle voie l'élève, qui vient de lire ce préambule ou ce prélude du discours, dégage-t-il cette notion de l'*honneur* des autres notions qui l'entourent ? — En se rappelant le texte même qui doit être celui-ci " *Sumet scutum inezpugnabile aequitatem* " ; — en prêtant attention au mot *honneur*, reproduit quatre fois dans les deux premiers paragraphes.

Qu'est-ce que l'*honneur* ? — C'est l'estime, la gloire qui suit la vertu, le courage, les talents : " l'honneur du nom chrétien ; — c'est aussi le

sentiment élevé qui porte à ne rien faire que de loyal, de conforme à la probité, à la vertu : "homme d'honneur". Voilà tout juste le trait saillant du caractère, de la physionomie morale, de l'âme chevaleresque du général de La Moricière.

Reprenons le premier alinéa : — " noble existence... mérite le respect et défie l'insulte... rencontrer les nobles natures, les cœurs vaillants, les grandes (belles) actions"... tous ces termes s'offrent comme d'eux-mêmes pour asseoir l'idée de l'honneur.

Continuons le second alinéa : — " sur le sol français... partout l'honneur... et à Orléans, et en Bretagne, et en Vendée... un héros... victorieux ou abattu... garda pour bouclier l'honneur " : voilà un *rapprochement* suggéré à l'orateur par les circonstances de lieu et de personnes ; mais toujours au point de vue de son idée dominante, l'honneur. — Puis, c'est la répétition du texte sacré.

4. Avec un tact exquis, l'orateur appose son état d'âme à celui de son héros : il veut s'attirer la *bienveillance* et se précautionner contre les *aspérités* de sa tâche.

La Moricière, en homme d'honneur, fut brave et ne trembla jamais... ; son souvenir est d'hier seulement. L'orateur, par un tour oratoire de langage, se dit ému, en demande pardon, frémit de respect, d'admiration... , il s'avoue vaincu : aussi il dira " simplement la vie, la mort, la destinée, la gloire... pure, originale, supérieure... de ce mort qu'il vient pleurer avec ses auditeurs ".

Tout cet exorde est bien naturel, lié, progressif pour l'intérêt, clair et saisissant par le fond et la forme.

II. — Les Preuves.

5. Mgr Dupanloup, après cet exorde, entoure la *première division* de son discours :

" N'attendez pas d'un évêque, Messieurs, qu'il admire l'armée et la guerre, comme un soldat aime le cheval et la poudre. Non ! En foie du Dieu qui versa son sang pour réconcilier les hommes, je déplore ce mystère douloureux de la guerre, et je prie chaque jour afin qu'elle soit évitée, supprimée même, s'il se peut !... Mais qui donc, en déplorant la guerre, n'admire pas l'armée ? La vertu du soldat, le génie des chefs, la justice, la grandeur de la lutte, voilà ce que l'on admire. Ne me parlez pas de l'horreur sublime de la canonnade et des prodiges de la violence armée ; n'espérez pas m'arracher un applaudissement pour le carnage !

" Mais dites-moi que ce pauvre paysan français a donné son fils sans murmurer, que cet enfant a quitté son hameau pour traverser les mers, qu'il a marché le jour et la nuit, obéissant, silencieux et gai, pour attaquer une redoute sans nom, et que là, sous le feu, pour sauver un lambeau d'étoffe teint aux couleurs nationales, et qui s'appelle le drapeau de la France, il s'est fait hâcher dans un fossé, ou que, échappé à la mort, il est revenu sans récompense reprendre au sillon paternel la charrue et la bêche. Oh ! cela,

je l'admire... cela est l'héroïsme, ou je ne m'y connais pas! Dites-moi que, au milieu de la mitraille, le général, conservant son sang-froid, a conduit ses hommes à l'assaut, avec ce coup d'œil sûr et pénétrant qui fait vaincre dans les batailles, et déployé toutes les ressources de l'esprit le plus libre et du caractère le plus intrépide, face à face avec la mort! Dites-moi que les armées ne pillent plus, ne répandent plus la haine et la vengeance, qu'elles respectent l'ennemi, le blessé, la terre étrangère! Dites-moi que cette guerre ne met pas aux prises des nations chrétiennes, mais qu'elle étend au loin la civilisation et fait reculer la barbarie. Oh! alors, j'invoque avec confiance le Dieu des armées! Allez, allez, bataillons français, planter la croix à Hippone, chanter le *Te Deum* à Pékin, délivrer la Syrie, et rendre enfin Constantinople à Jésus-Christ! Mon patriotisme enthousiaste salue ce paysan obscur, ce général habile, cette guerre juste, cette armée moderne, parce que j'aime le sacrifice, le génie, le progrès et la France.

"A tous ces titres, honneur à l'armée d'Afrique! La France a reçu de ses mains une terre qui peut être l'une des plus belles colonies du monde, et l'une des plus nobles espérances de la civilisation chrétienne.

"Eh bien, Messieurs, l'enfant chéri de l'armée d'Afrique, le soldat fidèle de Bourmont, le lieutenant préféré de Bugeaud, le vainqueur d'Abd-el-Kader, le héros populaire, le favori de la victoire, s'appelait Léon-Christophe de La Moricière.

"J'aime à le voir tout d'abord, non pas tant à la brillante prise d'Alger... que fidèle à l'honneur, quand tomba cette dynastie, qui du moins, en quittant le sol de la France, lui laissa l'Algérie comme un dernier et glorieux legs, comme le plus royal adieu qui fut jamais; j'aime à le voir accompagnant jusqu'au rivage son général, et serrant avec tristesse la main du vainqueur banni le sa sonquête, à qui on refusait une barque pour rentrer dans son pays, et qui n'emportait de sa victoire que le cœur de son fils tué sur les murs d'Alger....

"Faut-il vous le peindre à Constantine? Déjà nos munitions étaient épuisées, et les murs de la ville ne cédaient pas... La Moricière se lance à l'assaut, jetant à sa colonne ce mâle commandement: — "Mes Zouaves, à nous! debout! au trot! marche!" et renversant tout sur son passage, il arrive le premier sur la brèche!..."

Pourquoi l'orateur a-t-il parlé de la "guerre et de l'armée": pourquoi ce portrait de "cet enfant qui a quitté son honneur...", du "général... face à face avec la mort", des "armées qui ne pillent plus...", et pourquoi invoquer le Dieu des armées? — Il prépare de loin son sujet et veut donner la **preuve** de la grandeur de l'héroïsme et de l'honneur.

Aussi passe-t-il tout de suite à "l'armée d'Afrique" descendant de la *généralisation* à l'*espèce*, puis aussitôt au *particulier*, c'est-à-dire "à l'enfant chéri de l'armée d'Afrique, au soldat, au lieutenant, au héros populaire, au favori de la victoire".

Il *prouve* qu'il est fidèle à l'honneur, par son attachement à la dynastie d'Orléans, expulsée de France et des colonies par la République de 1848, bien que le Prince de Joinville et le duc d'Aumale aient conquis l'Algérie.

Et tous les paragraphes continuent cette *preuve* en faveur de l'hon-

neur dans la vie *militaire, parlementaire, privée, chrétienne* du héros de ce discours : il suffit de lire les vingt-deux pages qui la composent, pour s'en convaincre.

Si l'on en faisait l'analyse avec une classe d'élèves studieux, il n'y aurait qu'à établir — au tableau noir — les lois générales du discours telles qu'elles ressortiraient de cet examen attentif et approfondi.

Nous affirmons que voilà le meilleur procédé, le plus attrayant, le plus expéditif et le plus efficace sur les jeunes esprits ; et nous le préférons de beaucoup, surtout au début de la rhétorique, pour instruire, séduire et enthousiasmer quiconque entend se rendre maître de la théorie et des principes généraux du discours.



III. — Les sources d'invention.

C. — Essayons d'exploiter, au point de vue théorique, le texte de cette oraison funèbre ; cherchons à pénétrer les secrets de l'*invention des idées* dans les pages qui précèdent : nous voulons, cette fois et pour le moment, nous borner à ce dessein.

I. — **La définition**, par laquelle "*on établit clairement le sens d'un mot, afin d'en faire le point de départ d'un raisonnement*". — La **division** n'est que le morcellement de la définition.

Mgr Dupanloup commence ainsi par établir la notion, l'idée de l'*honneur* : " Cette noble existence... mérite le respect et défie l'insulte, car elle eut pour bouclier l'honneur"... " Et mon âme est fixée tout entière sur la mémoire d'un soldat que l'armée etc... l'honneur".

II. — **L'énumération des parties**, dans laquelle *on cite des faits du même ordre, qui tous convergent vers l'idée ou la vérité à démontrer*. — C'est aussi l'**explication**, la **description**, l'**amplification** de la définition elle-même ; il arrive que l'orateur, comme le littérateur, sente le besoin de développer la notion d'un mot et de la bien établir dans l'esprit de ses auditeurs.

Ex. : — " Je ne traverse jamais une partie du sol français sans être ému... ébloui... car j'y trouve partout l'honneur... ville de Jeanne d'Arc (Orléans)... terre de du Gueslin... Bretagne... Vendée" : voilà l'énumération des parties dans la définition.

N. B. Avec le P. Longhaye, nous admettons ces deux sources — *définition et énumération* — comme les seules qui soient intrinsèques du sujet ; toutes les autres sont prises du dehors, en dehors du sujet même.

III. — **Les textes** : la Bible, l'Évangile dans l'éloquence sacrée ; au barreau et à la tribune, les textes de lois ou les décisions de la jurisprudence.

Ex. : "*Sumet scutum inexpugnabile æquitatem* : il prendra l'impénétrable bouclier de l'honneur". — On voit quel usage en fait Mgr Dupan-

loup dans cet exorde. Plus loin, il en cite d'autres : ce qui est fréquent dans la chaire sacrée.

L'important est de faire un choix judicieux des textes et de les employer comme procédé de raisonnement et mode de conviction des esprits.

A côté des textes, il est facile de classer d'autres sources oratoires analogues :

A. — L'**autorité** des Pères de l'Église... des jurisconsultes ou des hommes politiques ; les Conciles, les encycliques, etc.

Ex. : Dans la péroraison du discours, Dupanloup écrit : — " Le champion de l'Église peut mourir, disait un Père, *occidi potest*, mais il ne peut être vaincu, *vinci non potest* ".

B. — Les **exemples** ou les **traits** d'histoire sacrée ou profane.

Ex. : Au dernier paragraphe, l'orateur place La Morcière " dans la légion des Judas Machabée, des Maurice, de tous les guerriers qui ont porté l'épée pour la cause de Dieu ".

Il emprunte même à Virgile — dans le second point — lorsqu'il écrit : " A peine arrivé à Rome, tout se sent fortifié et rassuré par sa présence... *Si forte virum quem...* "

C. — Les **témoignages**, les **paroles** mémorables, le **serment**, les **aveux** des adversaires, des grands hommes, des incrédules, des savants... des personnes surtout dont on parle dans le discours.

Ex. : — En vingt pages différentes, l'on entend parler La Morcière lui-même, et toujours en homme d'honneur.

D. — Les **maximes** et les **proverbes** de la sagesse universelle, les **devises** et les locutions connues ou même vulgaires, et enfin les **objections** prévues ou présentées explicitement contre une thèse.

Ex. : — " La mission de la France en Algérie se résumerait bien par cette belle formule : *Ense, Cruce et Aratro!* Oui, l'épée ne peut être ici que le précurseur de la croix... " — Et plus loin : " Sa devise lui allait bien ; elle lui fut bonne dans la vie et dans la mort : *Spes mea, Deus!*... "

IV. — La **généralisation** ou le genre qui met en évidence toute une classe d'individus, pour conclure en faveur d'un seul : procédé fréquent dans le discours sacré et profane, qui plaît à l'esprit et à l'imagination, qui aide singulièrement à établir un raisonnement.

Ex. : Mgr Dupanloup en offre un bel exemple dans le début de sa première partie : — " N'attendez pas d'un évêque... etc., etc... "

V. — Les **circonstances**, faits accessoires qui précèdent, entourent ou suivent le fait principal.

Nous les avons expliquées — en vue du **développement littéraire** — et éclaircies par des exemples pratiques, dans notre **REVUE** de 1900, pagé 247.

Ici nous les envisageons comme point de départ et amorce du **raisonnement**, comme des sources abondantes de **preuves** oratoires.

Ex. : — Quand l'orateur arrive à montrer la bravoure et l'héroïsme de

La Moricière, luttant en Algérie, il tire un excellent parti des circonstances de *lieu*, de *climat*, de *sol*, de la *personne* des Arabes, de leur *manière* de faire la guerre, etc. Toutes ces circonstances relèvent la valeur du général, de son caractère indomptable et de ses triomphes.

VI. — Les **causes** et les **effets**, qui servent à établir une thèse, en la considérant dans ses principes ou dans ses conséquences.

Ex. : — Quelle est la *cause* de la gloire, du renom de La Moricière ? — La guerre : celle d'Afrique . . . , celle des barricades en 1848 . . . , celle des États pontificaux : de la lutte des Zouaves contre les Piémontais et les Garibaldiens ; et l'orateur étudie toutes ces causes en détail.

Quel est l'effet des combats, des victoires, des défaites mêmes de La Moricière ? — *L'honneur*, la loyauté, l'héroïsme : et Mgr Dupanloup le démontre admirablement.

VII. — La **comparaison** et le **contraste**, qui rapproche ou oppose une vérité à prouver d'une vérité incontestée, établit le rapport étroit des deux. — Dans la comparaison rentre l'**argument personnel** ou *ad hominem*, qui consiste à se servir du principe ou du raisonnement de l'adversaire, pour en tirer contre lui une conclusion qu'il est ainsi obligé d'admettre.

Ex. : — Mgr Dupanloup *oppose* la *guerre* en général, mystère douloureux à la *guerre* juste qui étend au loin la civilisation et fait reculer la barbarie : il en fait autant pour l'*armée*.

Il *compare* ou rapproche le *soldat* du *général*, l'obscur fils d'un paysan avec son chef intrépide.



Voilà des principes, puisés dans l'étude d'un texte et clairement assis désormais dans la raison et l'intelligence des élèves : nous avons remonté de la *pratique* à la *théorie*, du *concret* à l'*abstrait*, du *connu* à l'*inconnu*.

Nous montrerons — dans les leçons suivantes — ce qui concerne : 1° les **preuves** et la **conviction** ; — 2° Le **pathétique** et la **persuasion** ; — 3° les **auxiliaires** de la persuasion ; — 4° la **structure** d'un discours ; 5° les **divisions** ou les **espèces** de discours.



BIBLIOGRAPHIE

1. Nouvelle bibliothèque populaire — à 10 centimes le volume — H. GAUTIER, Paris:

Eloquence et Religion: — LACORDAIRE: Le général Drouot. — MONSABRÉ: Une ville héroïque; Jeanne d'Arc. — DUPANLOUP: Oraison funèbre de La Moricière; de Berryer; lettre à Gambetta. — LAVIGERIE: L'esclavage africain. — FREPPÉE: Oraison funèbre de l'Amiral Courbet; du général de Sonis. — CARD. PERRAUD: Les faux dieux; la discipline. — FÉLIX: Christianisme et socialisme.

BOSSUET: Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre. — FLÉCHIER: Oraison funèbre de Turenne. — MASSILLON. œuvres oratoires.

CORMÉNIN: Lamartine, Thiers, Guizot. — De BROGLIES Mme Swetchine, Lacordaire.

N. B. — Tous ces opuscules ont trait aux œuvres oratoires ou reproduisent les discours des orateurs qui précèdent.

1. Nouveau recueil de compliments, lettres... Anonyme chez André-Guédon, Paris, in. 12° à 3 francs. * Ouvrage pâle et un peu banal de forme, il peut suggérer des idées, mais il réclame un style plus imagé et plus jeune.

3. E. CHANAL: La Composition: narration, portrait, discours... Paris: vol. in 18 à 3 francs. — Il n'y a là que des plans assez compliqués parfois.

4. Voir la Bibliographie du numéro de Janvier 1903.



II. — PARTIE PRATIQUE.

No. I.

Les Discours de circonstance.

* * *

N. B. — Nous avons, au mois dernier, émis une série de réflexions sur le genre de discours qui convient aux circonstances les plus ordinaires de la vie privée ou sociale.

Nous avons classifié les formes diverses, et donné des *avis généraux* sur la manière de traiter ces discours de circonstance: les *testes* ont reçu quelques développements qui ont été appuyés par des exemples.

Il s'agit, dans ce numéro de la Revue, de traiter le genre que l'on désigne sous le nom de *compliments*.

A — LES COMPLIMENTS.

1. Entendons bien le mot *compliment* dans ses acceptions diverses.

Il signifie "des paroles de civilité qu'on emploie pour se rappeler au souvenir de quelqu'un"; et dans ce sens, on le met d'ordinaire au pluriel: Ex.: — "Je vous charge de mes compliments pour lui"; — "Il m'a prié de vous faire ses compliments". Boss, *Lett.* 71.

Il signifie encore "des paroles flatteuses que l'on adresse directement ou indirectement à quelqu'un"; il s'emploie au singulier ou au pluriel. Ex.: — "On lui fit compliment de son habileté et de son adresse". — "Adressez-vous à un autre pour recevoir des compliments".

Par *analogie*, on dit: — "Faire à quelqu'un un mauvais compliment"; lui dire quelque chose de désobligeant sur sa personne, son caractère ou sa conduite. — "Faire à quelqu'un des compliments de condoléance"; lui témoigner la part que l'on prend à sa douleur, à son deuil, à ses malheurs.

Il signifie enfin "une harangue ou discours que l'on adresse à quelqu'un pour lui rendre hommage, lui témoigner son respect, sa soumission, sa gratitude, dans une occasion solennelle." Ex.: — "On adressa un compliment à sa Majesté".

D'une façon *spéciale*, il signifie "une pièce en vers ou un petit discours que l'on fait écrire ou réciter à un enfant pour fêter quelqu'un". Ex.: — "Un compliment du jour de l'an".

C'est ce dernier sens qui détermine le genre que nous avons à traiter ici, en étendant toutefois ce sens à des circonstances où de grandes personnes se chargent des compliments et des réponses.

2. Est-ce que le terme **Adresse** est synonyme du mot *compliment*, dans ce sens? Non; aucun dictionnaire ne précise cette nuance.

Le mot *adresse*, signifiant "l'action d'adresser la parole à quelqu'un" se rencontre dans le *Traité de l'amour de Dieu* par saint François de Sales (Préface): ce sens a vieilli et reste inusité. — D'une façon *spéciale*, il constitue un *néologisme* et son sens est pris de l'anglais. Il signifie alors: "l'expression des vœux d'une assemblée, adressée au chef du pouvoir". En France, en Belgique, ce sens a été adopté, et l'on dit:— "Lire une adresse au roi, au chef de l'Etat".

Au Canada, cette signification s'est étendue, — grâce à l'origine anglaise du mot et à son usage courant — au "compliment que l'on adresse à toute personne constituée en dignité". Nul ne songera à condamner cet usage et l'emploi du mot **adresse**, qui devient ainsi légitimement synonyme de **compliment**: l'on a ainsi deux mots au lieu d'un; ce qui enrichit la langue naturellement.

B — CONSEILS POUR LES ADRESSES.

3. Les **conseils généraux**, qui concernent les tostes et que nous avons consignés dans notre dernier numéro, gardent ici toute leur valeur et leur importance.

Mais, abondance de bien ne nuit pas; et il ne paraît pas inutile d'insister.

4. En général, toute adresse veut l'*actualité*, l'*à-propos*, c'est-à-dire le contraire de la banalité, de l'expression commune, vulgaire, fanée des pensées et des sentiments; il faut savoir être original, personnel, neuf, captivant, attrayant.

En général, les *circonstances* qui appellent ces discours en miniature sont à peu près *identiques*, et toute l'habileté consiste à éviter les redites, les lieux communs insignifiants et moisis, les clichés que manie tout le monde et qui empêchent tout cachet d'originalité, de naturel, d'art et de savoir-faire.

En particulier, *chaque situation* vient, à la vérité, imposer ses différences, ses notes concrètes et individuelles, dicter le ton tour à tour grave, triste, joyeux, enthousiaste, rajouir les idées générales par la sincérité d'expression, le développement qui charme, la couleur locale qui séduit, captive et assure le triomphe. Tous les efforts intellectuels d'invention, d'agencement, d'élocution doivent s'orienter vers les *particularités* des événements et des personnes qui servent de fond et de cadre au compliment.

Il s'agit, avant tout, de réunir sur une feuille ou deux toutes ces *particularités* qui se présentent d'elles-mêmes, en les jetant comme pêle-mêle sur le papier. Puis l'on cherche une *idée dominante*, sorte de crochet ou d'agrafe où l'on suspend et attache les idées secondaires, sorte d'écrin où l'on dispose les bijoux et les diamants.

4. Cette *idée-mère* peut s'emprunter à une **comparaison** prise dans la nature, dans les arts, dans les usages ou coutumes familiales ou nationales, et l'on s'applique à la suivre au naturel et au moral dans toute l'étendue ou la teneur du discours.

Elle peut aussi s'emprunter à un **proverbe**, à une *maxime*, à un *mot célèbre*, à un *vers* bien expressif, à un trait d'histoire, etc., que l'on tient constamment en évidence et en relief, en vue du compliment que l'on veut faire ressortir d'une façon délicate, suggestive, définitive : c'est un travail onéreux, mais le succès est assuré, s'il est ingénieux, habile, artistique et personnel.

Bref, toute adresse vient, en grâce et en agrément, moins selon la multiplicité et l'abondance des idées rebattues, que selon la finesse du tour, la légèreté transparente des allusions, la délicatesse tamisée des éloges, l'à-propos ingénu des circonstances, la nouveauté expressive des alliances de termes et des associations de langage.

Voltaire a eu raison d'écrire : — " Qui loue tout n'est que flatteur : celui-là seul sait louer qui loue avec restriction ". (*Temple du goût. Lett.*)

Avant lui, La Bruyère avait mieux dit encore : — " Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et *la manière* de les raconter ".



5. Quelle nomenclature embrasserait les diverses circonstances qui donnent occasion à des compliments ? Ces occasions sont multiples, et il est bien malaisé de les classer toutes selon leur caractère et leur diversité.

Voici un essai de classification qui peut servir de jalon à d'autres plus complètes encore.

I — CIRCONSTANCES D'ADRESSES POUR LES ÉLÈVES

écoles primaires, secondaires, collèges et pensionnats.

A — Compliments pour les fêtes de famille.

1. Les souhaits ou adresses du jour de l'an. — 2. Des noces d'un des grands parents. — 3. Pour le retour d'un absent ou pour le départ. —
4. D'anniversaire de naissance, du jour de fête, de mariage des parents. —
5. Compliments à un bienfaiteur, à une tante, à un oncle...

B. — Compliments à l'école, au collège, au pensionnat.

1. Souhaits de bienvenue à un Maître, à une Maitresse... à un prêtre, au pasteur, au commissaire d'école, à l'inspecteur, au maire, à un député, à un sénateur, à un bienfaiteur ... 2. Compliments de nouvel an, de la fête d'un Supérieur, d'une Supérieure... d'un anniversaire de fondation de

l'établissement. — 3. Félicitations pour la présentation d'un cadeau, pour le départ, pour des succès dans un concours, pour un anniversaire de profession religieuse ou de consécration sacerdotale, pour un événement heureux. — 4. Compliments à un visiteur distingué: Délégué apostolique, archevêque, évêque, prélat romain, ministre civil ou gouverneur. — 5. Discours de fin d'année ou de distribution des prix: les adieux d'une classe qui termine son cours d'études. — 6. Discours de réunion amicale, scientifique, littéraire, académique.

II. — CIRCONSTANCES D'ADRESSES POUR LES PERSONNES DU MONDE: *réunions familiales, corporatives, politiques, administratives, ouvrières, patriotiques, religieuses.* . .

Les circonstances sont si complexes qu'il nous paraît inutile et presque impossible de les cataloguer; plusieurs, du reste, de ces réunions amènent les tostes comme discours appropriés à leur dessein.

Notons aussi que les *compliments de condoléances* se viennent ranger ici à côté des adresses de *souhais et de félicitations*.

Nous ne disons rien des *réponses* que comportent d'ordinaire tous les discours que nous venons d'énumérer: elles sont en général plus faciles, et les personnages qui les font sont plus aptes et plus accrédités que nous pour s'en tirer avec succès.



No. II.

COMPLIMENTS DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES

I. — En vers.

A — *Des élèves à leur Maître.*

Dans le cours de l'année
Cher Maître, bien des fois, de notre affection
Vous avez pu douter: notre inattention
Vous a tant de peine donnée!
Et cependant
Nos cœurs vous aiment tendrement.
Toute la classe est bien contente
De voir revenir ce beau jour
Pour vous exprimer son amour,
Sa tendresse reconnaissante
Pour vos bienfaits
Et sa douleur pour nos méfaits.
Nous vous offrons aussi tous nos souhaits:
Ne le refusez pas; ils sont aussi sincères
Que ceux que nous formons pour le meilleur des pères!

* * *

B — *Des élèves à leur Maîtresse.*

Dans le cours de l'année,
Chère Sœur, bien des fois, de notre affection
Vous avez pu douter: notre inattention,
Notre légèreté vous ont souvent peinée.
Et cependant
Vos élèves reconnaissantes
Vous aiment tendrement.
Nous sommes bien contentes
De voir revenir ce beau jour
Pour vous exprimer notre amour.
A l'aimable Maîtresse,
Dont la tendresse
A dirigé nos premiers pas,
Nous offrons nos souhaits: ne les refusez pas.
Notre cœur est aussi sincère
Que s'il faisait des vœux pour notre tendre mère!

* * *

C — *Des enfants au Curé de la paroisse*

Notre pasteur et notre père,
C'est vous qui nous avez enseigné la prière
Qui console le cœur;
En ce jour, le Seigneur

Ecouter les vœux que la tendresse
 De vos enfants
 Au Ciel adresse.
 Leurs cœurs reconnaissants
 Ont demandé qu'au presbytère
 Descendent bénédictions
 Et consolations
 Dont a besoin l'âme d'un Père,
 Que votre cher troupeau,
 Véritable famille,
 Se montre à vos conseils docile,
 Offrant le spectacle si beau
 De la paix et de l'harmonie
 Dans une paroisse bénie! (1)

* * *

D — Fleurs et Cœurs.

(*Pensionnat.*)

On nous a dit, ô tendre Mère,
 Que pour ta fête il nous fallait des fleurs...
 Mais leur éclat est éphémère,
 Et pour bouquet nous te donnons nos cœurs

I

Mère chérie, en ce jour d'allégresse,
 Lorsque nos cœurs sont à toi sans retour,
 Laisse le tien exhaler sa tendresse,
 Et ton amour répondre à notre amour.

II

Bonheur et joie ont pour toi leurs racines
 Dans notre joie et dans notre bonheur;
 Car à tes yeux tout paraît sans épines,
 Dès que pour nous tout semble sans douleur

III

La foi nous dit qu'un ange gardien veille,
 Comme un ami, sans cesse à nos côtés...
 Serait-ce lui qui, tout bas, te conseille
 D'être notre Ange aussi par tes bontés?...

IV

Daigne le Ciel, qui tient tes destinées,
 Ne les régler qu'au gré de notre amour,
 Et te laisser sur terre autant d'années
 Que tu répands de bienfaits en un jour! (1)

II. — En prose.

A — *Des élèves au Directeur d'une école.*

Monsieur ou Cher Frère Directeur.

Tous vos élèves, réunis sous une même pensée, vous présentent leurs vœux de bonne année (de bonne fête).

Nous vous souhaitons la santé et les forces, indispensables à l'accomplissement de nos fonctions, les succès et l'estime auxquels ont droit le talent et le travail, la prospérité et l'honneur de la maison dont vous êtes la tête, le cœur et l'âme.

De votre bonheur et de vos joies vos élèves ne séparent point la félicité de la famille dont vous affirmez souvent que nous faisons partie : vos efforts seconderont mieux que jamais votre coopération, durant cette année nouvelle.

Croyez bien, Monsieur — ou Cher Frère — Directeur, que ces souhaits jaillissent de cœurs remplis de gratitude et sincèrement attachés à votre personne.

Vous connaissez, d'ailleurs, l'adolescence, car, pour la bien connaître, il faut savoir l'aimer comme vous l'aimez. Vous discernez aisément que, si nos négligences et nos manquements démentent parfois nos desirs et le langage que nous tenons aujourd'hui, il ne faut s'en prendre qu'à notre irréflexion et aux entraînements, sans que nous voulions jamais nous montrer des ingrats.

Vos conseils, vos prières, associés à nos résolutions et à nos promesses, vont opérer chez tous un renouvellement d'ardeur et d'application au travail, une plus exacte régularité de conduite ; et nous espérons ainsi, Monsieur le Directeur, mériter votre estime, compenser votre dévouement, confirmer par des effets la sincérité des sentiments et des vœux que vous voudrez bien agréer de notre part.

B — *Des élèves d'une école.*

Mademoiselle — Chère Sœur supérieure — Chère Mère :

Permettez à vos enfants de vous exprimer les sentiments de reconnaissance et les vœux de bonheur qui les animent pour celle qui préside à leur éducation.

Nos oublis et nos fautes peuvent inspirer le doute sur la délicatesse de nos sentiments : le retour du nouvel an nous autorise à démentir solennellement cette impression : nous apprécions — Chère Mère — la gran-

deur du dévouement et des sacrifices qu'impose notre formation intellectuelle et religieuse.

Ce que notre conduite offre de fâcheux, sera perdu dans l'oubli : l'avenir rachètera le passé, car la moisson correspondra à la semence et au labour.

A cette promesse, qui devient une ferme espérance, nous joignons — Chère Mère — les vœux les plus ardents de santé, de succès, de consolation, de bonne renommée aussi pour l'établissement que vous dirigez avec tant d'autorité et d'expérience.

Nous n'avons garde d'oublier les souhaits que nous adressons à nos collaboratrices pour les témoignages d'affection et de dévouement qu'elles nous prodiguent : à elles aussi, notre gratitude et notre soumission, et à vous, Chère Mère, tous nos hommages d'inaltérable reconnaissance.



C — Des élèves à M. le Curé.

Monsieur le Curé :

Tous les enfants de l'école sont heureux de vous offrir leurs vœux de bonne année (de bonne fête).

Nous voulons inaugurer cette année — qui sera celle de la première communion pour un grand nombre ici — par l'accomplissement d'un devoir bien doux, un devoir d'affectueuse et filiale reconnaissance.

Nos vœux les plus sincères, nos meilleurs souhaits de santé, de consolation, de bonheur au prêtre dévoué qui nous enseigne, par la parole et par l'exemple, l'amour du bon Dieu, la connaissance et l'estime de notre sainte religion, la pratique méritoire de tous nos devoirs !

Nous aimons à lui promettre de faire tous nos efforts pour nous corriger, avec la grâce de Dieu, des défauts de notre âge et pour nous préparer au grand acte de la première communion. Eclairés par vos conseils, guidés par vos amis, soutenus de vos exemples, nous espérons, Monsieur le Curé, nous montrer des enfants dignes de nos Maitresses, dignes de votre dévouement et de votre affection.



No. III.

COMPLIMENTS DANS UN PENSIONNAT

N. B. — Les circonstances qui se présentent donnent l'occasion aux élèves de produire en public le résultat de leurs lectures, et de manifester les de leur savoir faire.

L'éveil serait de se contenter d'à peu près et de banalités: ce qui est rare, pensons-nous: d'après l'expérience, on trouve assez agréablement, avec poésie même, un beau compliment de circonstances. Nous en avons entendu néanmoins de ces *essais* timides et trop jeunes, remarquables par la disette des idées, le manque d'intérêt, l'abondance des locutions toutes faites, des tours monotones et usés, l'absence de naturel, d'originalité, d'art et de littérature.

A. — Compliment au Délégué apostolique

MGR SBARRETTI.

Excellence,

L'annonce de la visite, qui honore ce soir cette maison, a d'avance éveillé dans tous les cœurs les émotions très vives d'une joie respectueuse.

Saluer, sous notre toit, le lieutenant du Pilote qui, d'une main si docte et si ferme, gouverne le vaisseau tourmenté de l'Eglise, et dont les lumières de sagesse font l'espoir et la sécurité des passagers, c'est un bonheur qui impose une reconnaissance dont le souvenir restera gravé dans nos jeunes mémoires.

Il semble que le Ciel se plaise à déposer sur les prémices des événements les rayons de sa grâce et la rosée de ses bénédictions. Aussi bien, Excellence, sommes-nous profondément touchées de la bienveillante condescendance avec laquelle vous avez daigné accueillir la prière d'une visite paternelle à notre pensionnat. Cet accueil amène votre Excellence sur les pas de ses vénérés prédécesseurs, qui voulurent bien adopter cette maison comme un second foyer, et comme l'asile de leur prière; c'est ici que, chaque matin, sous nos yeux édifés, MGR MERRY DEL VAL aimait à retremper son cœur dans l'immolation de la sainte Victime. Et lorsque MGR FALCONIO voulut raviver les douceurs du ministère au diocèse de Matera, calmant ainsi la nostalgie qui le poursuivait au milieu des soucis administratifs, c'est dans nos âmes qu'il venait déposer les conseils et les enseignements qui procurent à l'Eglise et à la société de vraies jeunes filles chrétiennes.

Ces traditions songent-elles à se perpétuer? Serait-elle, cette visite, le gage délicat de leur inauguration et de leur survivance?...

Excellence, il est dans les vues de la Providence d'adopter les dons et

les qualités aux vocations qu'elle leur réserve et aux fonctions qu'elle leur destine. Cette loi d'harmonie, qui éclate partout dans l'univers, s'accomplit dans notre carrière. Lorsque, il y a vingt-cinq ans, le sacerdoce consacrait vos talents et votre vie à la mission d'instruire, de purifier, de sanctifier les âmes, votre dévouement se croyait peut-être limité aux horizons si purs de votre belle Italie. Heureuse déception! Excellence, vous deviez monter encore dans les primautés hiérarchiques et opérer votre ascension dans le gouvernement de l'Eglise. Malgré notre jeunesse, nous comprenons assez qu'il faut à la société chrétienne des chefs qui s'accréditent et s'imposent par la fermeté des principes, par l'autorité de la science, par l'ascendant de la doctrine et le prestige de la vertu. Or, c'est à Rome, foyer de vérité, comme le soleil qui est la lumière du monde, que Dieu s'est plu à vous préparer aux pacifiques combats de la diplomatie et aux conflits de la puissance séculière contre les droits de la puissance religieuse.

Attachée comme secrétaire à la Sacrée Congrégation de la Propagande, honorée de plusieurs missions qu'elle a commises à vos lumières et plus tard conseiller à la délégation de Washington. Votre Excellence est venue en contact avec les affaires religieuses de l'Amérique. Pour franchir la frontière, il n'y a qu'un pas. Et nous applaudissons que la Cour romaine ait fait choix de votre personne pour la représenter sur cette terre du Canada, auprès de notre jeune Eglise, si chère au cœur du Pontife suprême, de Léon XIII, le pape de la croisade intellectuelle, comme l'histoire a glorifié, dans la personne d'Urbain II, le pape des croisades militaires.

Image authentique du Père commun, de celui que la chrétienté nomme le *Saint-Père*, vous devenez désormais un Père, auquel nous accordons sans réserve l'hommage de notre filial respect, de notre soumission sans bornes et de notre amour sans altération.

Et maintenant, ô Excellence, ô notre Père, pour couronner les allégresses de cette journée, daignez lever votre main sur nos têtes et répandre dans nos âmes les flots de bénédiction dont vous êtes constitué le Dispensateur privilégié!



B — Compliment à l'évêque diocésain.

N. B. — La matière de ce compliment est d'abord *général*: les *grandeurs* de l'épiscopat (d'où le mot *Votre Grandeur*), sa *mission* dans l'Eglise, sa *dignité*, son *autorité*, ses *pouvoirs*, ses *charges*, ses *oeuvres* dans l'histoire ecclésiastique (citer des noms et des faits)... — elle est ensuite *particulière* ou *personnelle*: le *nom* de l'évêque, son *enfance*, sa *jeunesse*, ses *études*, son *sacerdoce*, ses *fonctions*, ses *oeuvres*, ses *preuves* de sympathie au pensionnat...; enfin la *circonstance spéciale* qui provoque la visite et amène l'adresse présente.

Nous indiquons ces *idées principales* comme sources d'invention et de développement, sans qu'il convienne, bien entendu, de les exploiter toutes à la fois dans le même compliment. Au lieu de composer une adresse, nous offrons aux lectrices quelques idées générales dans ce qui suit: il sera aisé d'en tirer parti à l'occasion.

1. L'épiscopat pourrait *se définir* la plénitude du sacerdoce dans l'état de perfection. Au jour mémorable de la consécration, en assumant les obligations et les responsabilités de son mandat, l'évêque se voue, non à l'acquisition, mais à l'exercice de la perfection à l'égard de ses ouailles, au point même de donner pour elles, s'il le fallait, son sang et sa vie.

C'est ce qui explique, ce semble, la place si glorieuse que l'épiscopat catholique occupe dans les annales de la sainteté et du martyr. Depuis les premières pages de l'histoire ecclésiastique écrites avec le sang des Apôtres et de leurs successeurs immédiats jusqu'au dernier complément qui continue l'époque contemporaine, les figures épiscopales donnent les événements et sont comme entourés d'une auréole toujours étincelante. Nous nous permettons d'insister par l'énumération des grandeurs et des charges de l'épiscopat.

La consécration revêt l'évêque d'une haute dignité, qui le place aux premiers rangs de la sainte hiérarchie. Elle l'élève à la hauteur même des Apôtres, coopérateurs du divin maître dans l'œuvre de la fondation de l'Eglise, de la diffusion de l'Evangile, de l'affermissement de son règne dans le monde entier; ce n'est point assez dire, cette élévation se transforme plus parfaitement encore que le sacerdoce, en la personne même de Jésus-Christ, vivant et visible, parlant et agissant au milieu de nous. Est-il ici-bas une autre noblesse qui puisse lui être comparée? Assurément non! Les fonctions éminentes de la magistrature, la dignité royale ou impériale ne sauraient atteindre l'élévation que confère l'onction épiscopale: et l'histoire rapporte que saint Ambroise arrête Théodore le Grand au seuil de sa cathédrale de Milan et lui en interdit l'entrée.

Respect et hommage, vénération, obéissance, amour à une si éminente grandeur! Le terme est consacré par l'usage et l'usage en cela se fonde sur la vérité.

Mais dans la personne de l'évêque l'autorité est inséparable de la dignité.

Il est établi chef du peuple chrétien dans les limites de son diocèse: il faut le suivre; il a mission de lui transmettre, fidèle écho de la voix du Pasteur suprême, les oracles de l'infaillible vérité: il faut l'écouter: il est dans son Eglise particulière, le gardien du dépôt sacré, de la doctrine et de la morale, l'interprète accrédité de la discipline et du culte, en raison de sa puissance, directe ou indirecte de lier et de délier: il faut lui obéir et vénérer en sa personne l'autorité de Jésus-Christ lui-même.

A l'évêque est communiqué et appartient le pouvoir de conférer le sacrement de confirmation, les onctions du sacerdoce et celles de l'épisco-

pat ; à lui de limiter ou d'étendre la juridiction qu'il a déjà accordée aux membres de son clergé, d'user avec sagesse et prudence du pouvoir discrétionnaire d'avertissement ou de blâme, de suspense ou d'interdiction, dans les rangs du troupeau commis à sa sollicitude.

Tant de grandeur et de puissance constituent ce qu'on appelle communément la charge pastorale. L'évêque a charge et mission, de mener les brebis et les agneaux dans les pâturages de la sainte doctrine et de l'enseignement traditionnel, de les abreuver aux sources pures et rafraîchissantes du dogme et de la morale catholiques ; charge et mission de les prémunir et protéger contre les appels des faux pasteurs, contre les rusés des loups qui tenteraient de les ravir et de les égorger ; charge et mission de les conduire sans erreur ni ombre dans les voies qui aboutissent au bercail du Bon Pasteur. Si son regard veille sans défaillance à la garde et à la sauvegarde du troupeau, sa voix retentit pour les maintenir sous sa houlette ou pour les y appeler, sa main s'ouvre pour les nourrir, le caresser, panser ses plaies ; ses bras s'étendent pour dégager du milieu des épines, pour charger sur ses épaules la brebis errante et courant à sa perte, son cœur se dilate pour consoler, compatir, aimer sans mesure et sans fin.

Tel est, croyons-nous, le caractère distinctif de l'épiscopat en général, à la fois union de la dignité avec l'autorité morale et spirituelle, alliance harmonieuse de la puissance ferme et éclairée avec les tendresses du dévouement et de la douceur d'une commisération presque divine...



C — Adresse de fête à la Rév. S. Supérieure.

(Devoir d'élève)

Bien Chère Sœur Supérieure,

Notre joie, en ce jour, c'est le *printemps* qui passe avec ses grâces et ses richesses. Saison riante, où s'adoucit la température, où renaît la végétation, où s'anime et se rajeunit la nature entière.

La fête d'une Mère!... C'est la brise du matin, frôlant de son aile odorante le feuillage des grands arbres et des arbustes, courant sur les guérêts et sur les herbes naissantes, murmurant avec l'onde qui tombe en nappes argentées, caressant le plumage des oiseaux qui entourent leur prière matinale : c'est la joie qui baigne nos yeux, illusionne nos traits et fait sourire nos lèvres!

La fête d'une Mère!... C'est la rosée qui scintille en perles diaprées aux feux de l'aurore, désaltérant la fleur qui s'incline, fécondant le grain qui germe, colorant le fruit qui se dore un soir d'automne : c'est la joie

qui s'épanche en rires et en jeux, dans un jour sans leçons et sans devoirs, sans études et sans classes!

La fête d'une Mère!... C'est l'astre d'or du bleu fermement, qui brille au crépuscule silencieux, qui charme de ses scintillements le regard de l'enfant sur les genoux de sa mère, ou qui apparaît soudain à l'œil avide du matelot en péril: c'est la joie qui emplit l'urne palpitante du cœur et s'échappe en flots de paroles, de chants et d'harmonieux accords.

La fête d'une Mère!... C'est le parfum de la violette, exhalant une senteur qui efface celle de la rose, reine des fleurs; c'est l'arôme du *lis* à la tige élancée, au calice d'ivoire, du *lis*, qui couronne le front des vierges et resplendit sur l'autel de la Madone: c'est la joie qui s'épanouit dans toutes les âmes, les embaume de sa tendresse, de sa candeur et de son innocence.

La fête d'une Mère!... C'est le règne de la nature au pensionnat: brise de la liberté, épanouissement de l'allégresse, murmure des ondes du langage, flots mélodieux des voix enchantées, rosée des prières qui fécondent, arôme de la piété, fleurs odoriférantes des invisibles vertus...

O Mère, tendre, aimante et aimée, à vous nos cœurs: qu'ils soient entre vos mains comme l'épi doré qui forme la blanche hostie, comme la grappe vermeille dont le nectar ruisselle dans le calice, comme la lampe inextinguible du sanctuaire qui se consume nuit et jour pour Jésus!

O Mère, soyez longtemps encore l'ange-gardien de vos enfants! Merci d'avoir témoigné si bien sa vigilance, sa tendresse, sa compassion, son amour toujours grandissant! Le Ciel vous en réserve la digne récompense!

F. M. S. J.

D — Des élèves à un bienfaiteur.

(*Compliment de ces élèves.*)

Mon Révérend Père,

La reconnaissance est une fleur de toutes les saisons et de tous les climats.

Veillez nous permettre de cueillir, dans le parterre de votre cœur, celle qu'y fait épanouir l'intérêt si fraternel et si bienveillant que vous nous témoignez, d'en former une gerbe et de vous la présenter.

Nous voudrions pouvoir vous dire plus dignement combien votre bonté nous touche et nous remplit d'admiration; mais il est vrai qu'il est des sentiments sacrés que la parole humaine craint de profaner en les exprimant: pourquoi tenter de vous faire aujourd'hui l'histoire de notre reconnaissance?

Laissez-nous seulement ajouter que votre dévouement et l'extrême degré d'amitié que vous nous portez nous étonnent et nous confondent; car qu'avons-nous fait pour mériter l'un et l'autre? Nous ne trouvons à

cela de raison plausible que dans les desseins de la Providence qui a créé les forts pour les faibles, le chêne pour la frêle tige du lierre.

C'est à vous, mon révérend Père, que nous devons d'avoir connu la religion des belles choses, les nobles élans de l'enthousiasme, et d'avoir touché du doigt la sublimité des vertus chrétiens ; pourrions-nous l'oublier jamais !

Nous comprenons que nous rendre tous les jours de plus en plus dignes de vos sollicitudes, serait bien la manière la meilleure de vous prouver que nous en faisons la plus juste appréciation. Nos cœurs sont pleins de bons désirs ; mais nous sommes faibles ; aidez-nous donc aussi de votre prière toute puissante ; nous vous le demandons avec confiance.

De notre côté, c'est un bonheur de murmurer, chaque matin, au pied des autels, le nom de celui que nous remercions comme un bienfaiteur, que nous aimons à l'égal d'un frère, et à qui nous offrons les sentiments du plus filial attachement.

Les élèves de la classe de littérature.

E — Discours de fin d'année scolaire.

Remarque. — Pour éviter la banalité et la monotonie de cette adresse annuelle, il est indispensable de recourir à une comparaison, à une allégorie. à un vers, à un proverbe, à une sentence bien choisie.

Les sources ne manquent pas : le tout est de les mettre en usage et d'y puiser avec intelligence et délicatesse.

Voici quelques titres : — *L'eau* et ses propriétés ; — *La lumière* et ses effets ; — *Le fleuve* comparé à la vie de pensionnat ; — *Le tableau* du peintre ; — *La statue* du sculpteur ; — *Les fleurs* ou l'une, deux, trois d'entre elles ; — *Le vaisseau* sur l'océan ; — *Le combat* sur un champ de bataille ; — *La culture* et ses fruits ; — *Le jardin* et ses trésors, etc. .

L'on peut choisir un beau vers de La Fontaine, de Corneille, de Racine, de Lamartine ou de Hugo, et en faire l'application au sujet que l'on choisit. — Il en peut être ainsi d'une maxime de La Rochefoucauld, de La Bruyère, de Pascal, de Joubert ou autre.

M... et M...

Lamartine a chanté sur sa lyre la nature, l'âme et Dieu. Dans sa première œuvre, son génie et son cœur ont sculpté ce beau vers :

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas (Médit. 1, 2.)

Pensée délicate et forte, sentiment noble et ravissant, sonore et vibrant écho d'une âme frémissante d'inspiration et d'enthousiasme !

Quelle lumière ce vers projette sur le passé et l'avenir de jeunes filles qui touchent au terme de leur carrière ! Quelle leçon il peut graver dans leur mémoire et dans les entrailles de leur âme ennoblée mais inexpérimentée encore !

Au moment de saluer d'un éternel adieu les murs qui abritèrent nos premiers pas dans le chemin des connaissances humaines et de la doctri-

ne religieuse, nos pensées se dirigent vers nos Maîtresses bien aimées, vers leur labeur si obscur dans les rayons cachés de son héroïsme, vers leur dévouement si mêlé de tendresse, de vigilance et de bonté.

Elles nous ont appris que

Le succès ne peut être où le labeur n'est pas.

que l'étude et la classe viennent assouplir nos facultés, orner l'imagination et la mémoire, enrichir l'intelligence, assainir le goût, discipliner la volonté et les sentiments du cœur.

Elles nous ont appris que

L'ordre ne peut être où la règle n'est pas.

que l'instruction et la science ne sauraient tenir lieu de formation morale, que la soumission à l'autorité, le respect et la gratitude envers nos Maîtresses sont les remparts de la beauté, de la grandeur, de la rectitude du caractère; que le support mutuel, la douceur et l'humilité, la sur-naturelle charité entre compagnes sont la lumière et la chaleur de la vie du pensionnat. N'est-ce pas la pensée même du poète harmonieux :

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas!

Secondées par notre Père, le Christ visible du Jésus invisible au tabernacle, elles nous ont enseigné que

L'amour ne peut être où Jésus n'est pas.

que la vie chrétienne doit fleurir et fructifier dans l'âme des jeunes filles par la candeur de l'innocence, la ferveur de la piété, l'abondance des grâces, les charmes de l'édification, que cette vie d'union avec Jésus et d'imitation de Marie couronne et complète la vie intellectuelle et morale.

Et demain, c'est le monde, c'est l'avenir inconnu, riant et séducteur; demain, c'est aussi le sourire d'un père, d'une mère, les douceurs de la famille: sera-ce aussi les labeurs du ménage, ou sera-ce l'abandon, la nonchalance, l'oisiveté? Non, mille fois non!... Demain, et jusqu'au soir du dernier jour de la carrière, les semences germeront en moisson féconde, en fruits savoureux, ce qui veut dire en actes de dévouement, de soumission, de renoncement, de sacrifices.

La pensée du poète, comme une voix immortelle, retentira tous les jours à l'oreille du cœur, à l'ombre du foyer familial aussi bien qu'au grand soleil du monde, perpétuel écho du pensionnat, de la parole de notre Père, du langage de nos bonnes et pieuses Maîtresses.

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

T. G. et G. J.

COMPLIMENTS POUR LES FÊTES DE FAMILLE.

(*Devoirs d'élèves de Pensionnat.*)

A — A un Grand-Père.

Cher Grand-Père,

D'un cœur débordant d'amour, nous vous offrons nos félicitations, au jour du soixantième anniversaire de votre naissance. Bien que, pour traduire notre pensée, nous souhaiterions la lyre inspirée d'un poète, il nous plaît de vous redire : " De tout notre cœur nous vous aimons, nous vous aimerons toujours ! "

Ce discours vous fait sourire ! Oh ! cher grand-père, vos sourires pour nous sont plus précieux que les perles les plus convoitées de la terre ; ils embaument nos âmes d'un parfum bien doux et les font s'épanouir en souhaits de parfait bonheur.

Comment rappeler, cher grand-papa, les sollicitudes de votre tendresse dont vous avez été si produigüe, les bonnes paroles et les bons exemples tant de labeurs et de fatigues, de souffrances même et de douleurs ? Notre langage s'y reconnaît impuissant.

L'ange du Seigneur a sans doute inscrit, en lettres d'or, sur son livre immortel tous vos bienfaits et tous vos mérites. Mais, nous, vos enfants, nous prions aujourd'hui le Ciel de bénir et de féconder les années de votre carrière : puissent-elles se multiplier pour notre commune félicité et la joie complète de tous les cœurs !

A. J. et M. L.



B — Aux Grands-Parents : noces de diamant.

Chers Grand-Père et Grand-Mère,

Avec quels transports d'allégresse nous saluons ce grand jour ! En ce moment, que d'émotions dans le cœur de vos enfants et de vos petits enfants !

Soixante années d'union sous le même toit : quelle longue carrière ! et quelles réflexions elle inspire ! Oh ! ce voyage à travers la vie n'a-t-il pas été sauvé d'épines, de cailloux, de fondrières ? Sous les ardeurs de l'ad-

versité et sous les tempêtes du malheur, qui ne s'est senti fléchir, les yeux humides de larmes, le cœur broyé et l'âme meurtrie?...

Soixante années d'union! Elever une grande famille, lui servir le pain du corps et de l'esprit, honorer son nom et l'entourer de respect et de gloire, quel travail, que de sueurs, que de tristesses et d'anxiétés laisse conjecturer cette complexe organisation!

Soixante années de vie conjugale! ce sont deux âmes vibrant à l'unisson, deux harpes mises en harmonie, deux cœurs dans un seul! Oh! alors, la douleur s'adoucit, les charmes se tempèrent, les craintes s'évanouissent, la joie double de prix, l'amour triomphe au soir du jour qui se meurt.

Soixante années d'union, effacées dans le lointain passé, riches de souvenirs, de prix et de mérites, vous laissez encore, chers grands-parents, la verdure et la frondaison des vieux chênes... et à nous la fleur du souvenez-vous et l'arôme de l'espérance.

Quel privilège pour nous de déposer sur vos cheveux blancs une couronne, tressée par la gratitude et l'amour! Merci, de nous avoir formé de si bons pères, de si bonnes mères! Merci des beaux exemples que nous lègue votre vie remplie de travaux et de vertus! Merci au Ciel de vous avoir secondés, bénis, réservés si longtemps à notre affection!

Nous aussi, chers grands-parents, nous vivons comme vous en bons citoyens, en chrétiens, en chrétiens sincères et pratiquants: vos nobles et belles traditions seront la meilleure part de notre héritage.

Et nous tous, chers petits enfants, redisons avec transport: Vive les noces de diamant!

F. L.



C — A une Mère: anniversaire de naissance.

Bien aimée Maman,

Combien ce jour de fête était impatiemment attendu de tous vos enfants! Il nous tardait tant de vous présenter nos meilleurs souhaits de tendresse, de vous exprimer les sentiments de la reconnaissance et de l'amour.

Plus nous grandissons sous vos yeux, plus aussi nous apprécions vos marques de bonté et vos sacrifices incessants: Merci, ô bonne maman, du plus profond de nos âmes! Nous voulons les payer des témoignages de la piété filiale et d'une conduite irréprochable.

Oui, assurément, bien chère Mère, notre plus vif désir est de vous inonder l'âme de joie et de bonheur, d'accueillir docilement vos leçons, d'admirer vos bons exemples, de consoler tous vos jours en les entourant de respect, d'obéissance, de reconnaissance et d'affection sans bornes.

Nous supplions le Sacré-Cœur de Jésus et Marie Immaculée d'entendre nos prières et d'exaucer nos vœux de bonne fête: qu'ils vous conservent longtemps, bien longtemps à vos enfants chéris!

Tous nos cœurs, liés de la chaîne d'or de l'amour et de la piété, goûteront la paix et le bonheur, comme une anticipation de la félicité du ciel sans mesure, sans terme et sans mélange.

M. M. R.

* * *

D — A un Père partant pour le Yukon.

Bien aimé Père,

A notre âge où tout devrait nous créer bonheur et réjouissance, il est pourtant aussi des heures de tristesse et d'affliction au sein de la famille.

Quelle joie pourrait, en vérité, régner au foyer, quand celui qui en est l'âme et la vie, en est absent? Non, il n'est plus de joie sereine et complète pour nous, jusqu'à l'heure du retour, compensation suprême du chagrin de votre départ!

Durant le trajet si long et si périlleux, après votre arrivée dans les régions polaires, notre esprit, notre cœur, notre âme toute entière se tourneront vers vous, vers votre santé, vers vos travaux et vos succès. Nos prières, chaque jour, appelleront sur vous la clémentine protection d'en haut: la distance va resserrer les nœuds de notre mutuelle tendresse, et nous ferons mentir le proverbe qui dit: "Loin des yeux, loin du cœur!"

Adieu donc, cher et aimé Père! Ou plutôt au revoir, car c'est pour nous que vous partez, et c'est pour notre bonheur que vous reviendrez. Nous vous souhaitons un heureux voyage, un séjour fortuné là-bas, un retour plus heureux et riche d'espérance.

Ceux que Dieu protège sont bien gardés!

I. L.

* * *

E — Adresse d'adieu à un Frère.

Bien cher Frère,

La Fontaine a écrit:

Souvent, dans la solitude du foyer, le jeune homme songe à l'avenir.— "Que ferais-je?" se dit-il.— Une voix secrète semble lui répondre: "Quitte ton pays et ta famille!..."

Hélas! il hésite, parce qu'il lui paraît parfois bien dur d'embrasser en pleurant son père, sa mère, ses frères, ses sœurs!... Mais une vision lointaine le torture sans trêve: il veut partir! Il se décide donc, bercé de l'espérance d'obtenir les pièces d'or qu'il versera dans la main de son heureuse mère.

— Eh bien! cher frère, ce portrait, est-ce le tien? Tu pars aujourd'hui, tu te sépares de nous tous! Fasse le ciel que cette séparation ne soit point éternelle!...

Oh! sache-le bien; chaque jour, élevant notre prière et nos soupirs vers Dieu, nous le supplierons d'abaisser sur toi son regard et sa main, de te

préserver du péril, de l'envoyer son Raphaël, car le chemin est hérissé d'obstacles, et, loin, bien loin là-bas, sans guide et sans protection, tu pourrais... : elle ne sera pas là, notre mère, pour veiller sur toi!!

Nous te souhaitons, bien-aimé frère, santé, succès, bonheur, tout ce que notre amour peut rêver de beau et de bon. Et, quand tu penseras au retour, nos bras seront toujours ouverts pour te recevoir et te presser sur nos cœurs.

Et toi aussi, tu sauras te souvenir : l'image de ton père, la vision de ta mère et des tiens, voilà ton appui, ta consolation, ta force. Courage donc, cher frère! Que tes espérances ne soient pas déçues! Puissent la fortune te sourire, ta main nous écrire, ton cœur nous aimer comme nous saurons t'aimer toujours, à la vie, à la mort!

L. D.

* * *

F — A une Amie, ancienne élève.

Chère amie,

Elles sont donc écoulées ces années du pensionnat, où tu as laissé de si doux souvenirs! Tu disais adieu, l'autre semaine, à tes pieuses Maîtresses et à tes compagnes, en cueillant ces lauriers qui couronnent ton travail et ton application.

J'y rêve encore. Plus rien de cette gaieté, de ces entretiens, de ces chants! Plus de rires ni de réunions si charmantes!... Evanouies aussi les petites peines et les épreuves qui arrachaient parfois des larmes faciles!

Mais non! je me trompe : tu le vois et tu le sens, tous les souvenirs fleurissent encore dans nos âmes ici et dans la tienne là-bas. Les cœurs restent unis dans les chaînes de l'amitié pure et sainte.

Ici nous parlons du passé, des lectures, des séances littéraires et musicales : ton ombre voltige encore dans les couloirs, dans les classes, les salles, la chapelle.

Tes bontés et ta douceur, ton sourire et tes bonnes paroles vivent dans toutes les mémoires, et l'on se prend à regretter sincèrement ton éloignement de notre cher asile.

Mais vains rêves!... Sois heureuse, chère amie! Que l'avenir te réserve autant de roses que tu as semé de plaisirs autour de toi par tes qualités et tes vertus. Puisses-tu jouir d'un ciel serein, ensoleillé, et que Dieu écarte de ton chemin les épines et les aspérités!

Nous te souhaitons toutes, santé, bonheur, mérites, sainteté : demande pour nous de marcher sur tes traces et nous partagerons tes joies et tes trésors.

Ainsi est la vie : l'on se connaît, l'on s'aime, l'on se sépare jusqu'au seuil de la patrie où l'union se perpétuera sans fin et sans crainte.

E. C. et A. R.

No. V.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.

(Québec, 24 juin 1902.)

A — Discours de Mgr Bégin, au banquet.

Messieurs,

En proposant la santé de l'épiscopat, à la suite de celle du Souverain Pontife, vous avez obéi à un principe d'ordre hiérarchique, associant dans votre hommage les fils avec le Père, les pasteurs avec leur chef suprême. Vous affirmez par là, avec le sens catholique qui vous distingue, votre croyance à l'unité de l'Eglise, qui n'a jamais brillé davantage que sur cette terre bénie dont vous célébrez aujourd'hui la fête patronale Eglise privilégiée de Québec et de la Nouvelle-France, dont le fondateur inspiré, s'affranchissant des entraves du régéralisme, sut, dès le début, assurer la parfaite orthodoxie, par une communion étroite avec le siège de Pierre, de qui seul il attendit son orientation doctrinale et disciplinaire. Salubre et glorieuse tradition que les successeurs de Laval ont défendue et conservée avec un soin jaloux. Il faut y voir, Messieurs, le secret de cette foi constante et généreuse jusqu'à l'effusion du sang qui caractérise nos missionnaires au dix-septième siècle; de cette foi robuste et vivace qui, plus tard, providentiellement soustraite aux influences funestes de la Révolution française, sut résister victorieusement à toute tentation d'absorption, à tout péril d'apostasie religieuse et nationale.

N'ai-je pas raison de croire que cette santé que vous portez à l'épiscopat canadien, tout en accusant vos sentiments de vénération filiale, comporte aussi un hommage à l'œuvre éminemment patriotique dont les évêques sont les auteurs incontestables ?

Si, en effet, de l'aveu même des philosophes de la gentilité, la religion est la base et la sauvegarde la plus assurée des Etats, quelle influence faut-il attribuer à ces chefs de l'Eglise de Dieu, à ces missionnaires et patriotes qui, travaillant à conquérir des âmes et étendre le règne du Christ sur cette terre prédestinée du Canada, ont en même temps façonné de leurs mains et cimenté de leurs sueurs apostoliques l'édifice sociale de la patrie canadienne ? Ne peut-on pas, répétant l'aveu arraché par l'évidence

de la vérité à un historien libre-penseur, dire que eux aussi, comme les évêques des Gaules, patrie de nos aïeux, ont bâti la Nouvelle-France "comme les abeilles construisent leur ruche!"

Oui, Messieurs, cela est vraie; et, malgré la réserve que le désintéressement semblerait devoir m'imposer, convaincu que je reflète ainsi votre propre sentiment, je ne puis me défendre de le proclamer hautement! Ce sont les évêques de la Nouvelle-France qui ont fait la patrie canadienne. C'est Laval qui, par l'influence prépondérante de son génie comme de sa sainteté, de son zèle apostolique comme de sa profonde science des hommes, a organisé et régularisé dans notre pays l'administration de la justice. C'est lui qui a jeté les bases de la future prospérité nationale en fondant et en dotant, dès l'origine, des foyers d'instruction classique et industrielle. L'étranger qui s'étonne à bon droit de trouver au Canada une si haute culture littéraire et artistique, devrait comprendre que tout cela n'est pas né d'hier, et que pour réaliser d'aussi heureux résultats il faut le travail de plusieurs générations. Le séminaire de Québec, œuvre de prédilection de Monseigneur Laval, proclamé hautement le progrès intellectuel depuis plus de deux siècles, et, en s'unissant à vous pour fêter ce jubilé national, il atteste que les intérêts de l'Eglise et de la Patrie sont inséparables, et que leur mutuel appui est indispensable à la prospérité de la nation canadienne.

Les successeurs de Laval ont fidèlement suivi son programme. Vous rappellerai-je Monseigneur de St-Valler fondant et dotant avec l'or venu de France des institutions dont Québec et Trois-Rivières bénéficient encore si largement? Vous citerais-je le courageux évêque Briand, placé par la divine Providence à la limite commune des deux dominations qui ont présidé successivement à nos destinées nationales? Que serions-nous devenus, Messieurs, si comme tant de personnages de l'époque, l'évêque de Québec eût désespéré de l'avenir du Canada français? Si, comme eux, songeant avant tout à l'intérêt personnel, il eût repassé en France, laissant ses ouailles à la merci d'influences dangereuses? Mais le bon pasteur est resté fidèle à son troupeau. Il n'a fait, sans doute, que son devoir; mais il l'a fait généreusement et efficacement. Grâce à son zèle éclairé et prudent, il a su conserver, pour un avenir prospère, sa jeune église affaiblie par la suppression des ordres religieux, et exposée aux séducteurs de l'erreur.

Œuvre éminemment patriotique, que son successeur, le grand évêque Plessis, devait parfaire et consolider. Saluons, Messieurs, cette noble et virile figure, la plus illustre, après Laval de l'épis-

copat canadien. Voilà, Messieurs, le second fondateur de l'Eglise de Québec, le véritable artisan de notre autonomie religieuse et nationale sous le drapeau britannique. Cœur d'apôtre, intelligence d'élite, d'une sagesse et d'une expérience consommées, ce vaillant évêque savait, à propos, opposer le *Non possumus*, aux empiètements d'une autorité oublieuse de son devoir : A nul autre plus qu'à lui, nous devons le maintien de "notre langue, de nos institutions et de nos lois," et — preuve incontestable de sa haute valeur comme de la Justice de sa cause — sa fermeté inflexible et son intrépide courage lui ont attiré l'estime et les faveurs de ceux-là même dont il dût, en conscience, déjouer les tentatives.

Il serait injuste, Messieurs, de clore cette liste vénérable sans vous rappeler en passant les figures épiscopales les plus remarquables de notre histoire contemporaine, de ces hommes apostoliques qui ont travaillé le plus efficacement à notre grandeur nationale en "cherchant avant tout le règne de Dieu et sa justice."

Vous parlerai-je d'un Bourget faisant germer sur le sol de Ville-Marie toute une floraison d'églises et d'œuvres plus admirables les unes que les autres ? D'un Lafèche et d'un Taché, conquérant à la civilisation chrétienne les immenses territoires de l'Ouest et du Nord-Ouest, "terre promise" de la génération prochaine ? D'un Taschereau, illustrant par ses vertus et son savoir la pourpre romaine ; tour à tour travaillant à la fondation ou à la restauration de foyers d'enseignement et de charité, multipliant par la formation de paroisses nouvelles les centres de civilisation, créant de nouveaux diocèses, pour faire dilater et croître la patrie d'ici-bas en pourvoyant aux intérêts de la patrie des âmes !

* * *

Voilà Messieurs, le livre d'or de l'épiscopat canadien français. Leurs noms sont gravés en lettres brillantes sur les diptyques de notre histoire. Nous, leurs successeurs, nous ne le savons que trop, et tous, moi le premier, nous sommes tentés de gémir en comparant nos faibles moyens avec la grandeur de la tâche qu'ils nous ont léguée, en nous comparant nous-mêmes avec ces géants de la phalange apostolique. Avec le marché en avant et l'accroissement de notre patrimoine national, la situation se complique et les problèmes ardu et délicats, dans l'ordre moral, dans l'ordre social, dans l'ordre politico-religieux. Mais nous nous rassurons en songeant que Dieu se sert de fragiles instruments pour atteindre ses fins adorables. Nous nous rassurons en voyant, comme aujourd'hui, cette admirable concorde de l'Eglise et de l'Etat, et nous faisons

des vœux ardents pour qu'il en soit toujours ainsi. Tant que les fidèles, gouvernants et sujets, dans les questions qui touchent de près ou de loin à l'ordre religieux, seront soumis à leurs pasteurs légitimes, et ceux-ci au Chef Suprême, le Vicaire de Jésus Christ en terre, la patrie, comme l'Eglise canadienne sera heureuse grande et prospère.

B.—DISCOURS DE M. LE CONSUL DE FRANCE.

Messieurs,

Merci, M. le président pour vos chaudes paroles ; et merci, à vous tous messieurs, qui avez ajouté quelque chose à leur éloquence par le témoignage d'une adhésion unanime et cordiale.

La fidélité de votre souvenir, Messieurs, est une chose admirable. Elle fait le plus grand honneur à votre caractère, en même temps qu'elle est pour nous un encouragement et un exemple. Grâce à vous, le grand, le grand passé de la France, sur cette terre d'Amérique, reste toujours vivant, vivant et impérissable ! Grâce à vous, ils n'auront pas travaillé, lutté, souffert en vain, ces nobles ouvriers de la plus noble des tâches, ces initiateurs dont les entreprises, à la fois patientes et hardies, s'échelonnent tout le long du dix-septième—et du commencement du dix-huitième siècle, et demeure un juste sujet d'orgueil pour leur temps et pour leur pays. Avec une netteté remarquable dans les vues, ils furent tous, à un degré rare, des hommes de pensée presque autant que des hommes d'action. Leur ambition, toujours largement impersonnelle, fut par cela même très élevée ; grande fut leur énergie morale, parce que grand fut leur désintéressement. Quelques-uns furent véritablement des hommes de génie, si c'est avoir du génie que de voir loin dans l'avenir, et de marquer d'une main ferme aux siècles futurs l'œuvre que le génie, comme le prophète leur donne l'ordre d'accomplir.

Si vous n'étiez pas là, qui donc, en dehors de quelques érudits, saurait encore le nom de ces hommes ? Qui attesterait l'opiniâtreté et les résultats féconds de leur dur labeur ? Qui donc enfin, si vous n'étiez pas là, veillerait sur l'apport très-précieux qu'ils ont versé au trésor des gloires nationales, qui s'y voit toujours et qu'on n'en distraira jamais, tant que la garde en sera confiée à vos mains loyales ?.... Oh, si vous n'étiez pas là !... mais vous êtes là, vous serez toujours là. Sentinelles et témoins, à ceux qui crient, "qui vive" quand vous répondez "Canada", une voix secrète, et d'autant plus impérieuse qu'elle part des profondeurs de votre être, reprend : "Canada, sans doute, mais France aussi !"

Quelle reconnaissance pourrait s'égalier à de tels services : quels mots seraient capables de l'exprimer ? Laissez-moi l'ajouter cependant, si vous avez beaucoup fait, vous n'avez pas trop fait. La France, à qui vous conservez un culte, n'est pas indigne de ce culte. Elle tient son rang, elle remplit son rôle, et quel rôle ! dans la grande famille des nations les plus illustres et les plus puissantes. Depuis que ses destinées ont été séparées d'avec vos destinées, elle a traversé des crises redoutables, elle a connu la gloire éblouissante et l'écrasante infortune, elle a supporté des secousses telles, qu'aucun peuple n'en subit jamais de pareilles ; elle est toujours debout. Vaillante, jeune en dépit des siècles, elle continue de porter le poids du jour, elle avance bravement sous le soleil, et, dans son fond, elle est toujours la même. Les temps changent, les races ne changent pas. Son histoire si poignante et parfois si tragique, présente une unité que seuls n'aperçoivent pas ceux dont les regards s'arrêtent à la surface des choses. Aujourd'hui comme au temps de saint Louis, comme au temps de la Ligue et de la Révolution, la passion des idées, l'ardeur à les communiquer et à les traduire en action, restent les traits caractéristiques de la nation française, ou du moins de cette partie de la nation où se rencontrent ceux qui peuvent aspirer à la gouverner. Si elle n'est pas toujours sans péril, cette passion n'est pas toujours sans noblesse. Qui ne voit les talents superbes qu'elle suscite, et la mâle éloquence qu'elle met au service des causes les plus diverses, je le veux bien, mais surtout des plus humaines, des plus généreuses et des plus saintes ! Sans doute, au cours des temps, des chocs se produisent, des conflits éclatent. Qu'importe, n'avons-nous pas appris par une expérience dix fois séculaire que l'injustice, la violence ne durent jamais longtemps ? Le peuple français est bon ; et comme il est aussi résolument optimiste, le sourire sied à ses lèvres bien mieux que la colère. Il y a dans la masse de la nation, si ordonnée, si laborieuse, et qui fut souvent si étrangère aux excès commis en son nom, un bon sens robuste et sain, que rien ne déconcerte, que rien ne peut ébranler, et qui, aux heures décisives, survivant à tout, répare et sauve tout.

L'esprit français, le véritable esprit français est de mesure, de grâce aimable et d'ironie légère. Il est fait de sérieux aussi. Et la littérature contemporaine offre en abondance des œuvres très profondes et très fortes. La langue, métal où se coulent ces œuvres solides, est plus que jamais au premier plan dans le monde des intelligences. Elle est recherchée, appréciée, cultivée par l'élite des esprits dans tous les pays civilisés. Ses qualités multiples justifient l'hommage qu'elle en reçoit.

Le savant, avide d'exactitude, se plaît à une langue si claire et si précise. Le philosophe aime sa logique, sa souplesse, ses nuances; l'historien, sa gravité, son ampleur et ce principe de mouvement qui est en elle et porte le récit comme sur les ailes d'un oiseau ! Le poète enfin, et tous les écrivains qui font œuvre d'imagination, n'ont qu'à puiser, à pleines mains, dans les ressources inépuisables de ses mots, d'un sens si franc, d'un contour si net, si variés de couleur, si riches de son ; et de la combinaison ingénieuse de tant de mots, si vivants et si vibrants, ils font jaillir comme des étincelles, les rythmes toujours nouveaux, les modulations incessamment nouvelles. Oh ! la bonne, la douce, la forte langue ! Comme vous avez eu raison de lui rester fidèles !

Maniée par des artistes. Ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre qu'à l'heure actuelle, sous le ciel de votre France, les artistes sont légion ; dans ce domaine tout ce qui n'est pas elle pâlit un peu au près d'elle. Mais qu'est-ce qu'être artiste, Messieurs ? Qu'est-ce, sinon porter en soi le sentiment et l'amour du Beau. Ce sentiment, cet amour, comment ne l'auriez-vous pas au cœur, vous, Canadiens, dont la première histoire fut, tour-à-tour un cantique où une épopée, quand elle ne fut pas les deux ensemble ; et vous, surtout, citoyens de cette ville hospitalière et souriante, dont le charme irrésistible, a exercé, au premier contact, un droit de prise sur ma pensée, captivité délicieuse dont elle ne veut pas sortir ! Posée, comme le nid de l'aigle, sur la pointe d'un rocher, voilà trois cents ans que cette ville plane au sommet et au centre d'un des panoramas les plus magnifiques qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Heureux ceux dont les premières années se sont écoulées là ! Il ne peut pas avoir l'âme tout à fait vulgaire, l'enfant dont les yeux, en s'ouvrant au jour, se sont ouverts à ces vastes horizons ! Il ne peut pas avoir le cœur tout à fait insensible, l'adolescent, le jeune homme dont les premières expressions, les premiers rêves, le premier amour, peut-être ont été mêlés à cette splendeur, à cette symphonie universelle où la voix du Créateur se fait si doucement entendre !

O'est dans ce cadre enchanteur que se déroule votre vie. Ici tout est lumière, ici tout est beauté ! Québécois ! Comment ne seriez vous pas des artistes ?

Votre art qui n'attend que l'occasion pour s'affirmer par des œuvres, s'exprime, dès à présent en des fêtes où vous mettez le meilleur de vous-mêmes, et où vous excellez à fondre dans une harmonie fraternelle, la majesté des choses, et la majesté des

souvenirs. Qu'elles sont bienfaisantes, qu'elles sont vivifiantes les émotions que de telles fêtes amènent avec elles ! Et comme il faut savoir gré à la société St Jean-Baptiste de réussir si bien à les organiser !

Statue du chevalier de Lévis, monument à Samuel Champlain, lequel de nous, en ayant été témoins, pourrait oublier qui en célébrèrent l'inauguration ? Une fois, c'est devant la façade et les belles lignes architecturales du Palais législatif, l'autre fois, sur la terrasse, dominant le fleuve et recueillant la plainte de ses eaux aux murmures éternels. Chaque fois, et ce matin encore, sous le même ciel, c'était le même peuple, ému et reconnaissant, qui exaltait l'âme commune, dans un élan de joie et de fierté !

Pour couronne à ces deux journées d'allégresse, et afin de les enlacer peut être dans une trinité indissoluble, ce matin, au même lieu, près du même monument, un autel s'est dressé.

Autour de cet autel, éclairé par les rayons du bon soleil com-
plaisant, le même peuple encore, mais à genoux maintenant, faisait monter vers les régions infinies le pur encens de sa prière et de son encens. Au moment le plus solennel de la cérémonie auguste, quand, sous la voûte immense des cieux, cathédrale des cathédrales, la victime sacrée fut offerte une fois de plus au Dieu que toute cette terre canadienne adore, dans ce recueillement, dans cette paix et cette douceur ineffable des choses, sur ces milliers et ces milliers de fronts, inclinés et nus, a passé, comme une caresse divine, un souffle d'éternité ! Scènes émouvantes, scènes admirables, ineffaçables impressions ! S'il est vrai que "les nobles pensées naissent dans les grands spectacles," nous vous devons, Canadiens de très nobles pensées, car vous nous avez donné de très grands spectacles ! Nos âmes en sortent réchauffées, plus fidèles, plus confiantes et plus fortes, et nos regards tournés vers l'avenir s'y fixent, mieux assurés et plus tranquilles !

Peuple canadien, rameau en fleur né au grand arbre dont les racines plongent au vieux sol de France, au nom de la France, de celle d'hier et de celle d'aujourd'hui, au nom de la France immortelle, peuple canadien, merci, encore merci, toujours merci !

C.—DISCOURS DE M. THAMIN, DÉLÉGUÉ DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS.

Monsieur le Recteur,

Monsieur le consul général vient de me présenter à vous en des termes trop aimables et qui me généraient, si je ne faisais

abstraction, dans la solennité de cet instant, de tout sentiment personnel, de modestie aussi bien que de vanité, et si je n'étais disposé à me réjouir de tout ce qui peut donner un sens élevé (il ne saurait l'être trop) à la mission que je remplis près de vous.

Oui, messieurs, je vous apporte le salut des universités françaises, de celle de Paris, si riche de passé et de gloire, qui m'a élevé, de celle de Lyon, où j'ai longtemps enseigné, de celle de Rennes, à la fortune de laquelle j'ai, pour le moment, le grand honneur de présider, de toutes enfin ;—d'un mot, je vous apporte le salut de la France, de la France non oubliée et non oubliée. J'apporte ce salut à la terre toujours aimée, je l'apporte à la ville de Champlain et de Montcalm, je l'apporte à nos gloires communes, à vous Canadiens et à nous Français, je l'apporte à la mémoire vénérée de l'évêque apôtre dont votre université enfin, sanctuaire et citadelle à la fois, comme on vient de le dire si bien, à cette université qui a su incarner l'âme d'un peuple, et se faire la génératrice d'âmes conscientes de leur nationalité et des destinées qui l'attendent.

On me demande de vous dire les sentiments qui m'animent au contact de ce sol, en votre présence, au son de la langue si pure que vous parlez, et dont mes oreilles, qui en avaient été quelques jours sevrées, s'enchantaient hier et s'enchantent aujourd'hui. La bienvenue de ce pays m'a souri avant même que je fusse descendu du "char" qui m'amenait. Quelques uns des vôtres, qui se rendaient aussi à ces fêtes, ont reconnu en moi le parent venant de loin que je suis ; ils m'ont fait dire mon nom, la raison de mon voyage, et la réunion de famille a, dès lors, commencé pour moi. D'un bout à l'autre des bancs bien remplis on a chuchotté, et bientôt on a su partout qu'un Français était là et des yeux le cherchaient qu'il ne songeait pas à fuir. Des bonnes sœurs ont oublié un instant leur livre de prière, et braqué sur moi leurs blanches cornettes avec une curiosité émue. Que j'ai aimé ces regards et ces distractions que Dieu, pour l'amour de la France, pardonnera !

Puis cela a été l'enchantement de votre ville et de ses horizons si beaux, et beaux d'une beauté française, où je reconnaissais agrandis des sites familiers, et d'un vert plus intime les arbres de ma Bretagne. J'ai fait, à peine débarqué, comme un pèlerinage national aux monuments de gloire et de deuil qui entourent cette cité longtemps disputée, et me suis empli l'âme des religieuses émotions du souvenir. J'ai erré dans vos rues étroites et grimpantes où tant de ressemblances de choses et de gens m'arrêtaient, et je me disais que c'est ici, plutôt que de l'autre côté de l'eau, qu'est la

vieille France, et, comme vous dites d'un mot exquis, le vieux pays. Mais rien n'a valu la douceur de votre accueil ici même, et la façon dont ce mot m'a été dit par vous " Vous êtes ici chez vous." Rien ne l'eût valu si je n'avais assisté hier à des spectacles dont je n'ai pas de mots pour égaler la poésie et la grandeur.

Messieurs, vous avez eu le génie de la fidélité, et vous en éprouvez aujourd'hui la vertu irrésistible. Vous avez ébranlé jusque dans leur fond les cœurs français par l'obstination de votre tendresse filiale. Si la France a autrefois conquis le Canada, c'est le Canada aujourd'hui qui a conquis la France, et contre cette conquête de cœur il n'y a pas de caprice de la fortune ni de force humaine qui puisse prévaloir.

Laissez un français vous dire que votre tendresse a été bien placée. On vous a rappelé hier (et combien j'étais heureux d'entendre tomber d'une bouche canadienne, en des phrases où la pureté de la langue disputait à la force de la pensée, ces choses que je projetais de vous dire moi-même !) on vous a rappelé le rôle historique de la France, son rôle dans le monde entier, son rôle en particulier sur ce coin de sol que nous foulons et où une partie glorieuse de son histoire s'est jouée. Non seulement elle l'a arrosée de son sang, dont elle a toujours été prodigue, mais elle y a inauguré des méthodes de colonisation qui lui sont propres, et où se révèlent le meilleur de son génie, colonisant par l'instruction et la charité plus que par la force, et bâtissant ici même, de préférence à des comptoirs, des écoles et des hôpitaux. Avant de venir ici, j'ai relu votre histoire, Ursulines et Hospitalières, et jamais bataille gagnée n'a valu, je ne dis pas devant Dieu, mais à la mesure humaine des résultats acquis, votre dévouement silencieux et séculaire. Vous fîtes des conquérantes, vous aussi dont les conquêtes ont défié tous les orages. C'est que dans la répartition des fonctions entre les races diverses qui peuplent notre planète à la nôtre, messieurs, a été dévolu le département de la charité et de l'idéal, quelque forme d'ailleurs que, selon les évolutions de la conscience, celui-ci revit. O ma patrie, tu as choisi la meilleure part, et elle ne te sera pas enlevée ! Pour suivre la trace de la France dans l'histoire, il ne suffit pas en effet de voir où sont peintes sur une carte les couleurs françaises. Un homme d'Etat Américain le disait récemment, dans un sentiment d'équité et de reconnaissance, aux délégués de notre pays. " Nos villes, nos petites vallées, nos immenses industries sont des monuments impérissables en l'honneur de la France !" Cela se disait à New-York, et nous sommes à Québec, où l'action française n'a pas été le bien-

fait d'un jour, mais le don du sang, le don de l'âme fait à à la France nouvelle.

Pour perpétuer cette action toutefois, pour maintenir ces traditions, pour défendre cette esprit contre les invasions et les alliages, pour préserver de tout ce qui en altérerait la pureté des eaux de ce beau fleuve qui a transmit aux générations successives du Canada l'esprit français, je veux dire la langue française elle-même, il fallait ce centre de résistance, ce sanctuaire de piété nationale dont on nous parlait, et que fut votre Université. Cela a été le trait du génie de ses fondateurs. En la fondant non-seulement ils ont donné à ce pays les prêtres, les avocats et les médecins chrétiens, qu'il désirait, mais ils ont, pour une bonne part, fondé la nation. Ici s'est élaboré la conscience nationale dont la cérémonie d'hier faisait retentir sur cette âme habituée aux grandes scènes historiques, la sage et forte affirmation. Pendant que certaines Universités d'Europe forgeaient, mais dans la haine, l'âme d'un peuple aujourd'hui parmi les puissants de la terre, simplement, pieusement, vous ne demandiez qu'à l'amour et au souvenir leurs forces de conservation et leur don de résurrection. Votre méthode était bonne, elle est la méthode française, celle dont, malgré l'exemple donné, nous ne consentons pas de nous départir : la seule dont nous voulions attendre les revanges d'influences déjà partout annoncées. L'Université Laval a donc été un conservatoire de la langue et de l'esprit français, et c'est de cela, que l'Université de France vient à cette heure la remercier par ma bouche. Elle a par là bien travaillé pour nos deux patries, pour les deux Frances.

Votre recteur, avec l'admirable modestie de ceux qui font de grandes choses sans s'en apercevoir, s'excusait près de moi de l'exiguité de vos bâtiments. Outre que le Recteur de l'Université de Rennes ne les trouve pas si exigus que cela, je ne mesure pas, messieurs, quoique je vienne des Etats-Unis, à la dimension des bâtiments, la force intellectuelle et morale d'une université. François Ier disait au collège de France, qu'il venait de fonder, mais non de loger : " Il est bâti en hommes." Cette Université a été surtout bâtie en hommes, en homme de foi et de dévouement (de ce dévouement on nous disait hier soir le degré), qui ont accompli une œuvre sans proportion avec les ressources apparentes et matérielles dont ils disposaient. Les œuvres de l'esprit et de la charité ne sont pas, Dieu merci ! du même ordre que les autres biens de ce monde : elle ne s'achètent ni ne se payent. Votre capital à vous, trésor de foi religieuse et nationale, peut défier les autres formes du capital. —quoique je ne suis disposé à en dédaigner aucune.

Avec une égale modestie, dans l'élégante brochure que vous avez publiée, en souvenir de ces fêtes, avec une sincérité dont jamais, à ma connaissance, Programme d'Université n'a donné d'exemple, vous accusez l'insuffisance de votre faculté des Arts, et vous annoncez l'intention d'organiser un haut enseignement littéraire et scientifique. Je salue cet avenir que vous nous promettez, comme j'ai salué votre passé. Oui, penchez vous studieusement, tendrement sur votre histoire :

O votre histoire, écrin de perles ignorées !"

comme dit un de nos poètes : oui, vivifiez par l'étude vos légendes, comme l'un de vous en a déjà donné l'exemple ; considérez notre littérature et notre art comme vôtres ; mais fécondez par la critique votre littérature et votre art propre ; car là aussi sont des éléments de conscience pour un peuple qui naît ou renaît. Vous avez raison de même de penser que toutes les batailles de demain se gagneront par les armes que donne la science, et que vous risqueriez, si ces armes ne se fourbissaient pas chez vous, de voir s'éloigner de vous cette portée de la clientèle universitaire qui ne se contente pas du royaume de Dieu.

Or il faut, dans l'intérêt même de ce que vous représentez, que vous continuiez d'être les éducateurs des fils les plus entrepreneurs de votre race, des futurs maîtres du monde matériel, de toute l'élite sociale. Donnez à cette élite ce qu'elle demande, et qui est aussi de la vérité, partant quelque chose qui vient de Dieu. Une Université a un double rôle, tournée vers le passé et l'avenir, agent de conservation et de progrès. Je ne sais si je dois vous féliciter davantage d'avoir si bien rempli celui-là ou de vous préparer à remplir celui-ci.

Par là vous représenterez toute la culture française, celle d'aujourd'hui comme celle d'autrefois, la culture française dont vous êtes, dans cette partie du monde, les principaux dépositaires. De ce que vous avez fait, de ce que vous tenez dépend non-seulement l'avenir de ce continent à qui il faut, lui aussi, sa France ; il manquerait quelque chose à l'Amérique si notre race lui manquait, et si vous n'y remplissiez toute votre destinée. Il semble que l'horizon humain en serait assombri et il semble que la vie serait moins douce à vivre si cette fleur sociale qu'est l'esprit français se faisait plus rare sur ce sol. Aussi, non contents de vous aimer pour vous-mêmes, nous vous aimons pour l'humanité.

N'allez pas ajouter que toutes ces façons de vous aimer reviennent à nous aimer, nous, et que nous nous mirons dans nos qualités. Si nous sommes fiers de reconnaître nos physionomies dans

les vôtres, et si votre persistante affection a éveillé en nous les émotions les plus hautes, nous n'en sommes pas moins des frères depuis longtemps séparés, et qui, se retrouvant après une longue absence, ont beaucoup de choses à s'apprendre.

Et j'ose dire, messieurs, que si vous avez à apprendre de nous peut-être, nous avons aussi à apprendre de vous. Nous pouvons nous être utiles les uns aux autres ; et j'espère bien que nous n'en resterons pas aux visites de politesse et de parenté, mais que l'échange d'idées, comme de denrées, deviendra incessant entre nous. Si le Canada a besoin de la France, de sa science, de ses arts, de sa littérature, la France a besoin du Canada, de sa science, de ses vertus, de l'utile émulation que votre puissance d'expansion ferait peut-être naître chez nous, la confiance en l'avenir de notre race que donne aux plus sceptiques l'admirable spectacle de vos récents progrès. Du chemin que vous avez fait, en suivant des voies différentes, nous tirerons de fraternelles leçons. Nous nous rajouirons en un mot à votre contact, et vous nous rendrez en énergies neuves ce que nous vous donnerons d'expérience chèrement achetée et de connaissances hautement acquises.

En attendant que s'établisse cette familiale coopération de nos forces vives aux uns et aux autres, que votre université du moins, en cela encore notre initiative, resserre avec les universités de France les liens que nous lions aujourd'hui.

Je m'arrête sur l'expression de ce vœu, puisqu'il faut s'arrêter, si doux qu'il soit entre personnes chères les unes aux autres, de faire des rêves d'avenir après avoir évoqué le passé.....





Les Deux Noblesses

Mon frère vient d'être nommé curé de La Vieuxville, dans le diocèse de Chartres. Il m'a permis de quitter le couvent et de venir habiter avec lui. Adieu donc les bavardages avec les chères compagnes ! Une sœur de curé doit être, évidemment, muette, laide et s'attendre à rester vieille fille. Puisque je n'aurai pas de roman, j'en prends mon parti en brave et je veux écrire mes mémoires.

Je ne ferai pas mon portrait : il n'y a qu'une seule glace au presbytère et les figures qu'elle reflète sont si pâles et si verdâtres que je craindrais de ne pas me reconnaître dans ma description.

Mon histoire est celle de beaucoup de mes pareilles. J'appartiens au peuple par mon origine, je suis dénuée de toute fortune, mais j'égalé les riches en instruction. Je ne me marierai donc pas : je ne voudrais pas d'un mari qui serait mon inférieur par l'intelligence et l'éducation, mes supérieurs ou mes égaux ne voudront pas de moi parce que je n'ai aucune dot. Donc je suis et resterai sœur de curé.

* * *

Je suis née en Bretagne. J'étais, paraît-il, très menue et toute mignonne sous mon béguin de drap bleu à trois pièces, avec mon fichu aux ramages violets et ma jupe longue taillée dans le vieux cotillon brun de ma grand'mère. A sept ans, je gardais le troupeau de la ferme de l'Île Blanche, une vache aux flancs marqués de taches noires et blanches et deux moutons craintifs, qui, les pieds entravés dans une mince cordelette, couraient eu boitillant.

J'habitais une maison très vieille, si vieille que ma grand'mère, dont la mémoire, pour moi, remontait aux confins de l'histoire, n'avait point souvenir d'avoir vu les murs moins gris et les poutres moins noires. Toute la famille logeait dans une seule pièce enfoncée dans le sol, avec des ouvertures très basses, mais à l'étage d'en haut les fenêtres étaient coupées par d'antiques meneaux et, à cause, sans doute, de ces grandes croix de pierre se détachant en clair sur les planches remplaçant les carreaux disparus, les modestes habitants de la vieille demeure gardaient la mystique

croissance que ce lieu avait été jadis un célèbre couvent. Dans l'ombre des greniers qu'éclairaient seules les raies lumineuses traversant les fentes des vantaux vermoulus, entre les tas de blé roux qui séchaient sur le sol et les tresses nombreuses des oignons rosés qui pendaient des solives, la légende redisait que passaient encore les formes blanches des nonnes d'autrefois.

Au dehors, devant le portail éboulé, s'étendait une friche plantée de grands hêtres. Le vent de la mer ne cessait de passer en sifflant plaintivement, dans ces arbres. Quelques uns commençaient à se dessécher dans le haut et, parmi les brindilles ainsi dépouillées, chaque année, les corbeaux venaient construire leurs nids.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir, dans toute la précision de ses détails, le paysage entourant la chère maison. A quelques pas s'étend la rivière : quand elle est pleine, la maison semble séparée du reste du monde ; en arrière monte la colline couverte d'ajoncs et de petits chênes trapus, en avant les grands hêtres se mirent dans l'eau. Le courant s'enfuit rapide vers le fond de la vallée qui se resserre entre des berges aux pentes rudes et sauvages. De l'autre côté de la rivière on aperçoit les maisons et la jetée d'un petit port désert. Il y a là de grandes constructions grises qui ont dû servir jadis de magasins pour les blés à embarquer. Sur la jetée, un douanier se promène d'un pas toujours égal, comme pour donner l'illusion de la vie, mais, maintenant, on sent que le calme enveloppe toutes ces choses qui furent animées et qu'il les ramène insensiblement vers la solitude.

Le long des grandes grèves, dans les dunes, j'aimais à mener paître ma vache Noiraude. Une petite herbe courte pousse sur les sables, semée çà et là de touffes de chardons aux fleurs d'un bleu pâle. Tandis que la vache broutait lentement et que les deux moutons mangeaient hâtivement, je restais là, seule, durant de longues heures, à voir monter la mer. La vache relevait la tête et, humant l'air plus frais, continuait à ruminer, son regard humide perdu dans le lointain. Le soleil en baissant jetait des flots de lumière qui éclaircissaient le vert des landes et des pâtures et teignaient de pourpre les vagues accourant en lignes parallèles, leur crinière d'écume rejetée en arrière par le vent. Le promontoire de Locquirec, les maisons du village, le clocher pointu, les rochers aigus se détachaient au contraire comme une gigantesque scie noire découpant la rose du ciel. Puis, dans la tombée de la nuit, c'était le très calme retour des champs avec les cris des bœufs saluant amoureusement l'étable et le tintement lointain des

clochettes des chevaux quittant le labour. Dans le sommet des hêtres, les corneilles revenaient par grandes troupes et, sur les brindilles desséchées, on les voyait se percher en grappes noires.

Ainsi les jours suivaient les jours sans événements de marque, et, sur l'uniformité de mon existence d'enfant, la mélancolie très douce des choses bretonnes jetait déjà son reflet gris.

* * *

Mon frère aîné achevait ses études en un séminaire lointain, à Chartres, où un professeur, qui venait passer ses vacances sur nos plages, avait obtenu de le faire entrer et payait sa pension. Ma mère cultivait un petit bordage avec l'aide d'un autre de mes frères, tandis que mon père était second maître canonnier et croissait dans l'Extrême-Orient.

Un matin d'octobre, le facteur apporta pour ma mère une lettre du commissariat maritime de Morlaix. Ma mère partit en grande hâte, anxieuse du laconisme administratif de la convocation. Dans mon petit cœur d'enfant, j'eus une heure d'angoisse ; mais, sur les falaises, plusieurs de mes compagnes s'étaient donné rendez-vous : les baies des épines s'étaient attendries par les premières gelées, le sable plus humide, nous fîmes de petits fours et toute la journée on nous vit travailler à pétrir et à cuire des tartes de prunelles.

Et vers le soir, tandis que, dans la lumière ambrée d'une fin de jour d'automne, nos foyers poussaient vers le ciel leur fumée de cierge, un pas lassé fit craquer dans le chemin les feuilles sèches : ma mère m'embrassa convulsivement, les yeux brûlants, mais séchés par cinq lieues de fatigue et de vent : mon père était mort du typhus à Hong-Kong.

Au printemps suivant, ma mère s'alita, épuisée de soucis et de chagrins. Elle mourut très calme, comme tous nos paysans, n'ayant point l'horreur de cette terre, en laquelle elle allait dormir, parce qu'elle l'avait aimée toute sa vie. Par les sentiers bordés d'ajoncs, les voisins l'emportèrent vers la vieille église. Un bourdonnement de vie animait la campagne ; les talus se couvraient de fleurs et les genêts laissaient tomber une pluie d'or sur l'humble drap mortuaire. Aux croix de carefours, les porteurs s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos et ma mère semblait ainsi refaire le pèlerinage de ses souvenirs : cette croix, elle l'avait ornée, tout enfant, de guirlandes ; celle-ci avait été témoin de ses serments d'amour et avait entendu peut-être l'écho de son premier baiser ;

celle-là avait vu couler ses larmes à la mort des siens et reçu ses prières dans la maladie de ses enfants ; sur ces degrés de pierre, en revenant de la messe, elle montait pour admirer la force de nos blés, et, quand mon père partait pour rejoindre l'escadre, c'est justement qu'elle l'accompagnait.

Dans l'étroitesse des chemins, le cortège allait ainsi sans se presser, rejoint à chaque détour par des groupes de femmes en cape noire, tournant de longs rosaires usés. Sur la terre les sabots faisaient un piétinement lourd et, dans les ajoncs verts, cette foule noire passait sans ordre, en moutonnant, dominée seulement par la hampe d'argent de la croix paroissiale qui marchait en tête comme houlette du berger.

A l'ombre de l'église, ma mère dort maintenant. Dans le clocher à jour, aux dentelles de granit gardant le reflet rose des landes de bruyère, quand vient l'heure de l'office, à chaque balancement, les cloches semblent sortir pour regarder les tombes et pour les mieux saluer. A travers les lilas terrestres qui sertissent les dalles aux inscriptions en relief, les vieux aux têtes branlantes passent avant d'entrer et se signent de leur gros doigt noueux. Devant le porche, la jeunesse s'attarde, insoucieuse et coquette, et les paroles joyeuses franchissent le petit mur qui sépare la vie de la mort. Parmi ces filles aux longues coiffes blanches qui écrasent de leurs dents d'ivoire les amandes qu'offrent les garçons, moi aussi je pourrais être...

..*

10 juillet.

La mort de ma mère changea toute ma vie. Mon frère s'engagea, lui aussi, dans la marine. Une de mes tantes, religieuse à Tréguier, me recueillit auprès d'elle. En son tranquille couvent, la suite des jours continua pour moi aussi calme que dans la vieille maison de l'Île-Blanche.

De grands murs, aux parois tapissées de pariétaires, aux faitages hérissés de petites fougères et de quelques iris, enclo-saient mes jeux et ceux des autres pensionnaires. Par une terrasse, dominant la rivière, nous avions une échappée sur le monde : quelques bateaux passaient à nos pieds sur les eaux paresseuses ; aux tournants des collines, leurs grandes voiles blanches battaient comme des ailes d'oiseaux blessés, et le bruit des poulies, où se tendaient les cordages, me rappelait le cri des courlis sur nos grèves. Dans les venelles, de rares promeneurs faisaient sonner l'écho des murs et leurs voix allaient se répercutant et s'effaçant peu à peu dans l'amplitude du silence, ainsi que le son d'une pierre

qui tombe dans les profondeurs d'un gouffre. Tous les bruits semblaient avoir une sorte de pudeur et atténuer leur son pour ne point troubler le calme de la cité.

Sur les bois et les collines voisines flottait une vapeur bleue qui donnait aux paysages une étrange douceur. En la chapelle du couvent, il y avait une vieille peinture, où derrière une Vierge blonde vêtue de rose passé, par des fenêtres cintrées où regardaient des anges, on apercevait de semblables lointains bleus. Et parfois, dans les jours de ferveur, il me prenait envie d'être toujours comme la donatrice qui cachait en un coin du tableau, sous des coiffes antiques, sa figure extasiée, et de devenir, moi aussi, la servante incon nue du Christ en la tranquillité de cette demeure de paix et devant ces horizons bleus.

Plus d'une fois dans la cellule de Sœur Marthe, particulière ment in'ulgente à nos juvéniles enthousiasmes, j'allais essayer les coiffes de nos mères. Le carreau de la fenêtre ouverte me tenait lieu de glace. Mais j'avais beau, sur mes cheveux mouillés avec l'eau de la cruche, passer et repasser mes mains, à mon grand désespoir toujours d'impertinentes frisottes dérangeaient la symétrie de mon bandeau. Hélas ! il paraît que mon zèle était, comme mes cheveux, indiscipliné !

* * *

J'avais une amie très chère avec qui j'échangeais sans cesse d'éternels serments, de ces serments d'amitié qu'on ne brise jamais, mais que le temps se charge trop souvent d'effacer avec la distance et dans l'oubli. Sa vie lui paraissait tout unie et toute simple : il était convenu qu'elle épouserait le fils de son voisin de château et qu'ainsi s'arrondiraient les deux terres familiales. En attendant, le jeune homme passait tout son temps à chasser.

Cette tranquillité me faisait bondir l'âme. Je comparais mon amie au potager du couvent avec ses allées droites, ses bordures de buis, ses choux bien rebondis et ses roses carottes. Moi, je serais le coin de la terrasse surplombant la rivière mouvante, enguirlandé de lierre et de ronces, où des ormeaux tordus dressaient leur rude crinière et opposaient au vent, gardent encore l'âpreté de la mer, la tension énergique de leur tronc noueux. Quand les prédicateurs, à la fin des retraites, nous parlaient du malheur des temps, je rêvais de Jeanne d'Arc. Ah ! si j'avais été homme, que de grandes choses j'aurais faites !

HENRY REVERDY.

(A suivre)

Standard Drug Store

Angle des rues RIDEAU et NICOLAS

- 1.—Pour vos articles de pharmacie, spécialement pour remplir les formules et les prescriptions médicales des Docteurs, nous recommandons le **Standard Drug Store**.
- 2.—Les Marchandises et tous les Articles de Toilette, pour dames et pour hommes, sont de qualité supérieure et de premier choix.
- 3.—La plus habile direction, l'attention la plus scrupuleuse sont accordées à toutes les demandes—et les Prix sont Modérés. Téléphone 59.

KETCHUM & Co.,

Choix supérieur d'Articles
de Sport seulement...

104 et 106 rue Bank, - - - OTTAWA

The Ottawa Wine Vault Co.

97 RUE RIDEAU, OTTAWA

Fait une spécialité dans les

Vin de Messe, Claret, Oporto et Brandy

Agent pour le Canada pour les Brandies : Boyer, Père et Fils, Claret :
Evariste Dupont, Oporto : Graham & Cie, Champagne : Pierre Bernard Fils,

Téléphone 1143.

Visite Sollicité.

J. A. FAULKNER

IMPORTATEURS DE MARCHANDISES
DE NOUVEAUTÉS POUR DAMES ET MESSIEURS

Angle des Rues **DALHOUSIE** et **CLARENCE**
OTTAWA, ONT.

- 1.—SPÉCIALITÉS : La dernière mode des Etoffes à robes noires et en couleurs. Bas, Gants, Rubans et Dentelles. Corsets, Blouses et Robes de matin.
- 2.—Sous-vêtements blancs pour dames. Costumes pour demoiselles. Chapeaux pour dames et enfants. Habillements complets pour hommes.
- 3.—Tapis, Bandes, Prélarts, etc.

C. & H. Normand & Cossette

Marchands de
Ferrermeries

Fournisseurs de Matériaux pour la Construction

73 et 75 rue CLARENCE, vis-à-vis le Marché By.

Plombiers, Poseurs d'Appareils à eau chaude,

Chauffage à eau chaude,

Couvreurs en Métaux, etc., etc.

TOPLEY

KODAK

Même un enfant peut s'en servir.

Portraits de tout genre.

132 RUE SPARKS.

M. WILLIAM HOWE,

No. 7 Rue Mosgrove

**Armurier, Mécanicien, Ouvrier en Cuivre, Engins
de Pêche et de Chasse.**

Spécialité pour les réparations de Fusils, Bicyclettes, Serrures, Clefs, Faucheuses
de gazon et machines. Cartouches et articles pour Bicyclettes toujours en magasin.

❖ **M. LOUIS LAFRANCHISE,** ❖

LIBRAIRE.

129 RUE RIDEAU

Assortiment complet d'objets de piété, livres d'école, jouets pour enfants,
etc., etc. Aussi, toutes sortes d'articles de fantaisie et de luxe.

Encadreur de première classe. Moulures pour cadres dans les derniers goûts.

⚡ Nous recommandons le commissionnaire
suivant pour achat de livres à **PARIS.**

LOUIS LAISNEY, LIBRAIRE

7, Place de la Sorbonne, 7, PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES
en tous genres ; prix réduits.

La maison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-
ditions les plus avantageuses.

Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

S. J. MAJOR

Négociant en gros

No 18, 20 et 22 rue York - - OTTAWA

[Spécialité : Vin de messe et Liqueurs françaises.

‡ **EDOUARD GAULIN** ‡

HORLOGER et BIJOUTIER

7 RUE MOSGROVE.

Spécialité : Réparages de Montres et de Bijoux.

Prix spéciaux pour les membres du Clergé
et les Communautés Religieuses.

⚡ Une visite est sollicitée.

NAP. LAFLEUR,

Tailleur Fashionable

182 RUE RIDEAU

Prix spéciaux pour MM. les membres du Clergé
ainsi que pour les Etudiants.

VINS DE BORDEAUX

Nous nous recommandons de la Direction de la Revue Littéraire et de notre qualité de fournisseurs d'un grand nombre de Congrégations Religieuses dans le monde entier, pour offrir nos vrais vins naturels de Bordeaux aux catholiques du Canada qui désireraient consommer nos excellents produits.

La suppression de Représentant et d'Intermédiaire nous permet de donner nos vins à des prix d'un bon marché exceptionnel, comme il est facile de s'en rendre compte par les cours ci-dessous :

VINS ROUGES

	1893	1895	1898	1899	1900
Côtes Supérieures francs	150	140	130	130	120
Fronsac (extra)..... "	190	170	145	135	
Saint Emilion " 230	215	190	180	160	
Medoc St-Laurent " 240	"	210	190	170	
Chateau Larose Perganson .. " " 320	290	"		

(Médoc)

VINS BLANCS

	1893	1895	1898	1899	1900
Graves Podensac francs	140	130	125	115	
Graves de Sauternes " 180	165	130	125	
Haut Barsac " 225	210	190	115	140	
Haut Sauternes " 270	230	215	190	170	
Boutoc (Haut-Sauternes)..... " 315	290	265	240	190	

Nous garantissons tous ces vins blancs comme étant absolument surs, et, en conscience, nous affirmons qu'ils peuvent être employés au Saint Sacrifice de la Messe.

La Barrique de 225 litres. fût compris, prise à quai à Bordeaux.

Notre passé met nos acheteurs à l'abri de toute déception, de toute tromperie, et en retour de la confiance que nous sollicitons de leur bienveillance, nous les assurons que nos rapports d'affaires seront toujours empreints de respectueuse courtoisie et de la plus stricte loyauté.

HENRI BIJON, Fils & Gendre,

Propriétaires de vignobles, membres de l'Union Fraternelle.

43 Rue de St-Genès à Bordeaux.

N.B.—Nous adresserons notre prix courant complet aux personnes qui nous feront l'honneur de le demander.